

Jésus de Nazareth

Pour la troisième fois se penche l'Amour divin

Une grande animation régnait à la fontaine. Des femmes et des jeunes filles remplissaient leur cruche d'argile. Elles devaient attendre leur tour. Pendant ce temps, joyeux bavardages et taquineries allaient bon train.

Elles n'étaient pas toujours aussi unies que ce jour-là. Toutes leurs conversations portaient sur les « nouveaux venus » : un couple qui s'était établi depuis peu dans la localité. L'homme acceptait tous les travaux qu'on lui proposait. Ces gens ne semblaient pas très aisés, bien que la femme eût une certaine distinction et qu'elle portât des vêtements de bonne qualité.

« Vous pouvez me croire, ce sont des Juifs », dit une femme assez âgée qui, sa cruche déjà pleine, était restée à côté des autres. Elle ne pouvait pas s'en aller avant d'avoir communiqué ce qu'elle savait. « Mais il est peu probable qu'ils soient mari et femme », ajouta-t-elle.

« Pourquoi ne le seraient-ils pas ? » demanda une jeune fille.

« Elle est trop jeune pour cet homme âgé », lui répondit-on.

Les femmes étaient bien trop absorbées par leur conversation pour remettre la jeune curieuse à sa place.

« Je crois pourtant qu'il est son mari ! » dit l'épouse du doyen du village. « Il l'entoure de tant de sollicitude, il cherche avec tant d'amour à lui rendre la vie agréable ! Et l'enfant ! Je n'en ai encore jamais vu d'aussi charmant ! » s'écria-t-elle avec enthousiasme. « L'avez-vous déjà regardé quand il dort ? Ne dirait-on pas qu'il descend directement des dieux ? »

« Il me plaît encore davantage quand il est éveillé. On peut alors voir ses yeux rayonnants et d'un bleu profond. Je n'ai jamais rien vu de plus beau », dit une autre.

L'enfant dont elles parlaient, un petit garçon d'environ six mois, avait été couché avec soin dans une corbeille au tressage ajouré, posée aux pieds de sa mère. Ses petits membres étaient merveilleusement bien proportionnés, des boucles claires et fournies entouraient sa tête d'une auréole de lumière. Son petit nez droit semblait contredire ceux qui affirmaient qu'il était Juif.

Sa mère leva les yeux de son ouvrage et regarda son enfant. Un sourire illumina ses beaux traits empreints de gravité.

Son abondante chevelure noire tombait en deux nattes épaisses sur ses épaules et encadrait son visage fin et pâle. Ses mains actives étaient fines et blanches elles aussi.

Elle mit son ouvrage de côté, prit l'enfant dans ses bras et l'emmena devant la porte de la petite maison qui ne comportait que deux pièces.

Toujours en bavardant, les femmes revenaient de la fontaine avec leur cruche pleine. Tantôt l'une,

tantôt l'autre s'arrêtait auprès de Marie – tel était le nom de la jeune mère – pour lui dire un mot gentil au sujet de son petit garçon qui leur plaisait à toutes.

« Sais-tu, Marie, ce que j'ai dit hier à mon époux ? » dit une jeune femme. « Ton enfant a quelque chose de particulier : quand on le regarde, toute tristesse s'envole. Vois-tu, j'étais pleine d'inquiétude aujourd'hui parce que notre chèvre est malade. Mais depuis que ton enfant m'a souri, mes soucis me paraissent insignifiants. Au fait, comment s'appelle-t-il ? »

« Nous l'avons appelé Jésus », dit Marie dont les joues s'étaient colorées d'une rougeur passagère en entendant ces compliments.

On aurait dit que le petit avait compris son nom. En riant, il s'empara d'une des nattes noires qu'il lâcha tout à coup pour tendre ses petits bras.

« Voici le père qui arrive ! » dit Marie. « Nous sommes contents, n'est-ce pas, mon petit Jésus ! »

« Comme il est intelligent ! » dit élogieusement la voisine qui prit alors sa cruche et poursuivit son chemin après les avoir salués aimablement.

Un homme portant toutes sortes d'outils traversa la rue. Son vêtement était couvert de poussière, mais fait de bonne et solide étoffe. Ses cheveux et sa barbe grisonnants conféraient à son visage une certaine gravité. Par contre, ses yeux avaient une expression d'infinie bonté. Dès le premier regard, on se sentait attiré par cet homme vieillissant.

En voyant l'enfant lui tendre les bras avec empressement, il posa ses outils sur le sol et le prit dans ses bras. Le petit garçon s'empressa de glisser ses mains dans sa barbe en broussaille ; elles avaient l'habitude de ce jeu. Marie se baissa et ramassa les outils sans que Joseph s'en rendît compte, tant il était absorbé dans la contemplation de l'enfant.

Ils n'habitaient que depuis peu dans la petite localité égyptienne où ils s'étaient établis à la demande expresse de Marie. Joseph qui chez lui à Nazareth, possédait un atelier prospère et une maison avec des dépendances, avait tout quitté par amour pour elle et, à présent, il devait se contenter des maigres gains d'un journalier. Toutefois, il n'avait pas hésité un seul instant lorsque Marie l'avait supplié avec tant d'insistance. De toute façon, ils ne resteraient pas toujours ici : cette pensée le consolait lorsque la nostalgie du pays le gagnait.

Le garçon, qui était sa joie et son réconfort, était attaché à lui avec une tendresse plutôt rare chez un enfant aussi jeune.

Marie n'avait pas encore retrouvé son rire enjoué de jeune fille, mais Joseph espérait tout du temps et de ce séjour en pays étranger où personne ne la connaissait. Il était content que Marie ne fût pas malheureuse à ses côtés. Elle finirait bien par retrouver sa gaieté.

Ils parlaient rarement entre eux des événements qui étaient liés à la naissance de l'enfant. Ils n'avaient jamais revu la merveilleuse étoile, pas plus que les formes lumineuses qui se tenaient auprès de sa couche. Ces souvenirs s'étaient estompés peu à peu.

Et pourtant, il y avait autour de Jésus de petits et de grands êtres lumineux qui le protégeaient et jouaient avec lui. Un sourire passait souvent sur sa jolie petite bouche.

Quiconque le voyait ainsi ne manquait pas de demander : « Que peut-il bien voir pour avoir l'air si heureux ? »

Il se réjouissait également lorsque sa mère chantait doucement d'une voix mélodieuse un psaume ou quelque autre chant. Elle remarqua bientôt avec quelle attention il écoutait. L'enfant prêtait aussi l'oreille au chant des oiseaux. Par contre tout bruit trop fort ou déplaisant lui faisait peur et dans ce cas il lui arrivait même de se mettre à pleurer.

En cours de route, ils étaient arrivés un jour dans une localité où on les avait renvoyés d'une voix rude et d'un ton désobligeant. L'enfant s'était alors mis à pleurer, sans qu'il fût possible de l'apaiser.

Dans une circonstance analogue, Joseph avait dit un jour à sa manière réfléchie : « Jésus entend avec son âme ».

Marie l'avait regardé avec étonnement :

« Est-ce possible ? » avait-elle demandé sans comprendre. Pour toute réponse, il avait souri.

Le petit garçon se développait plus vite que les autres. Il y avait dans le voisinage beaucoup d'enfants du même âge avec lesquels Marie pouvait comparer son fils. Alors que d'autres mères vivaient difficilement les différentes étapes de la croissance de leur enfant, Marie les vivait sans peine et avec joie.

« Ton enfant a déjà plusieurs dents », dit une voisine toute surprise. Son fils à elle avait de la fièvre, et aucune dent ne perçait.

« Moi-même, je ne m'en suis aperçue qu'aujourd'hui ! » répondit Marie presque gênée. « Il les a eues sans mal, elles sont apparues tout à coup. »

Il en allait ainsi pour tout : c'était là tout à coup ! Un jour, il se mit debout et se tint sans chanceler sur ses mignons petits pieds. Puis, peu de temps après, il fit ses premiers pas, non pas avec prudence et hésitation, mais comme s'il ne pouvait absolument pas en être autrement.

Joseph rentra de son travail à l'improviste, Marie était en train de laver et ne pouvait prendre l'enfant tout de suite. Alors, en poussant un cri d'allégresse, celui-ci alla vers son père qui, au comble de la joie, le prit dans ses bras.

« Par amour pour moi, il a fait ses premiers pas sur Terre ! » Cette pensée traversa l'âme de cet homme réfléchi, tandis que le cœur de Marie était rempli de fierté parce que son enfant, qui était en avance sur tous les autres, l'était également pour marcher.

Dès que Jésus fut en mesure de marcher seul sans être obligé de chercher un appui quelconque, il se mit à explorer le minuscule jardin attenant à la maison. Marie était douée pour cultiver les fleurs et en prendre soin.

Son travail conduisait Joseph dans de nombreuses propriétés. Partout où il découvrait des fleurs qui ne se trouvaient pas encore dans son jardin, il demandait des boutures ou des graines. Il savait qu'il ferait ainsi une grande joie à sa femme. Mais depuis qu'il avait remarqué combien le petit se réjouissait lui aussi de la diversité des fleurs, il montrait encore plus d'empressement à rapporter constamment à la maison de nouvelles plantes.

Parfois, il revenait avec des branches ou des fleurs coupées. Mais lorsqu'elles finissaient inévitablement par se faner et par mourir, le petit en était tout attristé, alors qu'il lui était totalement

indifférent qu'une fleur se flétrisse sur sa tige dans la nature.

Tout en travaillant, Joseph réfléchissait à la chose. Quelle différence l'enfant pouvait-il bien trouver entre une fleur qui se fanait dehors ou à l'intérieur ? Était-il possible qu'il ressentit la mort d'une fleur coupée comme un acte de violence ? Il devait en être ainsi ; cela concordait également avec d'autres gros chagrins que l'enfant, d'ordinaire si enjoué, pouvait soudain éprouver.

Ses parents avaient été invités à une fête par des voisins. Ils avaient emmené l'enfant avec eux. Il y avait sur la table de petits oiseaux rôtis. Voulant faire plaisir à l'enfant, la voisine lui dit :

« Regarde, Jésus, toi aussi tu peux manger de ces gentils petits oiseaux. »

À sa grande stupeur, l'enfant éclata en amers sanglots. Il quitta brusquement la table. Les adultes se regardèrent, fort embarrassés. Joseph se leva alors et le suivit.

« Tu es triste parce que les oiseaux ont dû mourir si jeunes ? » lui demanda-t-il calmement.

Le petit fit oui de la tête, tandis que ses larmes redoublaient.

« Tu n'es pas obligé d'en manger, Jésus », dit affectueusement son père en caressant ses boucles soyeuses. Puis il ajouta, comme poussé par une force inconnue :

« Mon enfant, je te promets que, chez nous, nous ne tuerons jamais d'oiseaux et que nous n'en mangerons pas non plus. »

Tout heureux, l'enfant qui n'avait pas encore deux ans leva les yeux vers lui en souriant. Les fruits et le pain étaient sa nourriture préférée, et encore n'en mangeait-il que très peu.

« S'il mange si peu, sa croissance sera certainement retardée », déclarèrent les voisines.

Pourtant, il grandissait à merveille, et toutes les maladies dont souffraient les autres enfants lui furent épargnées.

À cette époque, une forte tempête souffla sur la région. Elle fut suivie d'une pluie torrentielle qui menaçait de tout inonder.

La chaumière louée par Joseph était vétuste, et la tempête en arracha presque entièrement la toiture. La pluie s'abattit librement dans les deux petites pièces.

Tandis que les parents se regardaient, soucieux, Jésus se tenait en riant au milieu de l'eau qui lui arrivait déjà aux chevilles et continuait à monter. Il frappait dans ses petites mains en offrant son visage à la pluie qui tombait à flots.

« Comme c'est beau ! » ne cessait-il de s'écrier.

Joseph devait à présent songer à remettre la petite maison en état.

Mais, après avoir examiné les dégâts, il s'aperçut qu'il serait pratiquement impossible de la réparer. Il en parla à sa femme.

« Ne penses-tu pas, Marie, que le moment est venu de rentrer chez nous ? » demanda-t-il avec circonspection. « Si nous devons rester ici plus longtemps, il faudrait que je construisse une

nouvelle chaumière, alors que nous pourrions nous arranger pour quelque temps. »

Marie sentait à quel point Joseph était fortement attiré par Nazareth, mais elle croyait ne pas encore être capable de supporter les regards et les bavardages des voisins. Elle avait presque surmonté sa nostalgie de Créolus, mais elle redoutait la rencontre avec sa mère. Bien qu'une voix en elle la poussât à se dominer par amour pour Joseph, elle répondit :

« Restons encore un an ici. J'espère qu'après ce délai tout sera plus facile. »

Et, sans faire d'objections, Joseph se mit à construire une nouvelle chaumière. Ce fut une source de joie pour Jésus. Il n'avait encore jamais vu son père au travail. Or, Joseph était un autre homme lorsqu'il exerçait son métier. Il perdait son côté maladroit et hésitant. Il maniait la hache avec sûreté et adresse, les copeaux volaient et, en poussant des cris de joie, Jésus courait de-ci, de-là pour les ramasser.

Il ne quittait plus son père. En ouvrant de grands yeux, il observait sa façon de faire et acceptait volontiers de rendre toutes sortes de menus services. Il n'était jamais gênant et semblait ressentir ce que voulait Joseph. Le lien qui les unissait devenait de plus en plus fort et leur compréhension mutuelle grandissait sans qu'il fût besoin de paroles.

En général, Jésus parlait peu. Jamais il ne babillait pour ne rien dire à la manière des enfants. S'il disait quelque chose, il s'exprimait de façon claire et intelligible, et ses questions témoignaient d'une réflexion précoce et personnelle. Lorsqu'il se rendit compte que Marie ignorait bien des choses qu'il voulait savoir, il s'adressa de plus en plus souvent à son père qui, par amour pour lui, réfléchissait profondément.

La chaumière était terminée. Elle n'était guère plus grande que l'ancienne, mais plus solide, et surtout plus jolie. Joseph avait disposé des bancs de bois le long des murs de la grande pièce, ce qui plaisait à Jésus. Dans la petite chambre, il y avait par terre des couches solides ; il ne restait plus qu'à les remplir de paille; jusqu'alors, la pièce entière en avait toujours été jonchée.

Joseph transforma la vieille cabane en resserre pour ses outils. Il eut à nouveau un établi et travailla désormais davantage à la maison qu'à l'extérieur. Il lui semblait ne plus pouvoir se passer de la compagnie du petit garçon. Il installa un petit établi tout près du grand. Les joues en feu, l'enfant y travaillait, et Joseph admirait beaucoup ce qu'il confectionnait.

Un jour, Jésus avait fabriqué une petite voiture bancale dont les roues refusaient de tourner. Il l'apporta à son père, qui se réjouit et complimenta l'enfant.

« Pourquoi dis-tu que cette voiture est jolie, père ? » demanda Jésus pensif. « Nous voyons bien tous deux qu'elle ne vaut rien puisque les roues ne tournent pas. »

« Il est facile d'y remédier, mon enfant », répondit le père. « Cela mis à part, je ne vois pas ce qui manque à cette voiture, mais je vois le travail que tu as fourni. »

Joseph prit un couteau et, en un tour de main, il remédia au défaut de la voiture. Jésus le regarda faire avec attention, puis il retourna à son établi et se mit au travail avec zèle. Deux jours plus tard, il apportait à son père une nouvelle voiture qui, cette fois, était parfaitement construite.

« Tu vois, père, tu peux me complimenter pour celle-ci, car j'ai appris quelque chose », dit joyeusement cet enfant de trois ans.

Il s'ensuivit tout naturellement que Jésus était moins souvent avec sa mère. Il ne lui manquait pas,

car les travaux de la maison et du jardin l'absorbaient entièrement. De plus, elle faisait parfois un brin de causette avec l'une ou l'autre des voisines.

Ce n'était que lorsqu'elle travaillait au jardin que Jésus accourait pour l'aider. On voyait alors combien il observait tout avec attention.

« Mère, » dit-il un jour, « il nous faut planter les roses de l'autre côté de la maison. Elles n'aiment pas le plein soleil de midi. »

Marie regarda le petit en souriant.

« Comment le sais-tu, Jésus ? Se seraient-elles plaintes auprès de toi ? »

« Non, mais je vois comme elles inclinent leurs petites têtes à l'heure de midi », répliqua gravement l'enfant. « Plusieurs d'entre elles ne s'en remettent pas par la suite. Chez la voisine, elles sont de l'autre côté de la maison et elles ne souffrent pas. Là-bas, elles sont beaucoup plus belles que chez nous. »

Il taillait inlassablement des tuteurs pour soutenir les plantes ou les pousses trop faibles.

« Nous devons les aider », disait-il avec gentillesse.

Aider était la raison d'être de sa jeune vie. Il était tout naturel pour lui d'aider son père et sa mère. Il intervenait aussi quand il voyait quelqu'un se donner du mal, mais il préférait toujours aider dans l'ombre.

Il n'aimait pas prendre part aux jeux bruyants des enfants du voisinage, bien qu'ils l'eussent souvent invité. Marie désapprouvait ce penchant à la solitude.

« Mère », demanda-t-il, « pourquoi les enfants jouent-ils ensemble ? »

Étonnée, elle répondit :

« Parce que cela leur fait plaisir. »

« Vois-tu, » dit le petit, « j'ai bien plus de plaisir à être avec père... ou avec toi », ajouta-t-il après un instant. « Si c'est seulement pour le plaisir, je ne suis donc pas obligé de jouer avec les autres enfants ? » dit-il en levant ses grands yeux vers sa mère.

« Non, Jésus, si cela ne te fait pas plaisir, tu n'es pas obligé de jouer. Mais, dis-moi, » demanda-t-elle, « pourquoi n'aimes-tu pas jouer avec les autres ? »

« Ils crient tellement, et puis ils bousculent les petits et les battent; ça ne me plaît pas. »

« T'ont-ils battu toi aussi ? » demanda la mère, qui croyait enfin avoir trouvé la raison de son refus.

« Évidemment, mais pour moi cela n'a aucune importance », dit tranquillement cet enfant de trois ans. « Je peux me défendre, même contre les plus grands. Mais se battre n'est pas jouer ! »

« Là où il y a des garçons, cela ne va pas sans une certaine brutalité », lui expliqua sa mère.

Mais, à son grand étonnement, elle apprit quelque chose à son tour :

« Alors les jeunes êtres humains sont pires que les petits animaux ! Les jeunes chiens et les jeunes chats se chamaillent eux aussi, mais ils ne se font aucun mal. C'est charmant de les voir faire, alors qu'on est triste en regardant les garçons. »

Dès lors, il ne fut plus jamais question pour Jésus de jouer avec d'autres enfants s'il n'en avait pas lui-même envie.

L'année que Marie avait demandée était à présent écoulée. Même Jésus avait remarqué que son père était attiré par son pays. Pourquoi donc sa mère voulait-elle rester ici ? Joseph lui avait raconté beaucoup de choses sur Nazareth, et Jésus se réjouissait à la pensée de rentrer à la maison.

Alors Joseph se décida à parler une fois encore à Marie. Il se fit plus pressant qu'auparavant, et elle se rendit compte qu'elle ne devait plus s'opposer à son désir. C'est ainsi que l'on décida de retourner à la maison.

On acheta un âne. Un âne ! Aussi loin que remontaient les souvenirs de Jésus, c'était le premier animal qui leur ait appartenu. Ce compagnon gris-brun et hirsute faisait le bonheur de l'enfant. Ils étaient inséparables. Quand le père travaillait à l'atelier, l'animal aux longues oreilles devait y être lui aussi, sinon Jésus n'aurait su qui choisir ! Dans un coin de l'atelier, l'âne trouva son foin et sa litière.

Puis ce furent les préparatifs pour le long voyage. Tout cela réjouissait l'enfant, d'autant plus que les yeux du père, d'ordinaire si graves, brillaient à présent de joie. Nazareth devait être un endroit merveilleux pour que le seul fait d'y penser changeât le père à ce point ! La mère, par contre, n'était pas aussi gaie qu'à l'accoutumée ; le surcroît de travail devait en être la cause.

Un jour que le garçon regardait avec allégresse tous ces préparatifs, sa mère lui demanda :

« Ne regrettes-tu pas de tout abandonner ici, Jésus ? Tu ne reverras certainement jamais notre chaumière ni le jardin. »

« Si cela fait plaisir au père, je pars volontiers. De toute façon, nous ne sommes pas d'ici ; c'est à Nazareth que nous sommes chez nous ! » s'empressa-t-il d'ajouter. « Père m'a raconté qu'il recueille déjà depuis longtemps des graines pour que nous ayons à la maison les mêmes fleurs qu'ici. »

Non, il n'était pas triste, cela se voyait. Le jour du départ, il mit joyeusement sur son dos son petit baluchon et marcha vaillamment à côté de l'âne, en tenant la main de son père. L'âne portait sa mère et une partie des ustensiles du modeste ménage dont on n'avait pas voulu se séparer. Marie pleura en prenant congé des voisines. Pourquoi sa mère pleurait-elle ainsi ? Aimait-elle tellement ces gens ?

« Ta mère a beaucoup de peine à quitter cet endroit où elle a été très heureuse », expliqua le père.

« Ne pourra-t-elle plus l'être à Nazareth ? » demanda Jésus.

Sans réfléchir, le père laissa échapper :

« Elle sera bien plus heureuse car, là-bas, il y a un temple de Dieu, ce dont nous avons été privés ici. »

« Alors, elle a tort de pleurer », trancha l'enfant.

? Le voyage se passa de façon bien plus agréable que celui de l'aller trois ans auparavant. Marie et son époux savaient cette fois où diriger leurs pas, ils n'allaient plus vers l'inconnu. De plus, tous leur faisaient bon accueil à présent ; nulle part, ils ne demandaient en vain l'hospitalité.

Même si ceux auxquels ils s'adressaient avaient d'abord eu l'intention de refuser, il leur suffisait de jeter un regard sur le petit garçon pour changer d'avis. Et lorsque les lèvres enfantines disaient de surcroît : « Tu es bon de nous aider », ils se sentaient largement récompensés.

Lors de ce voyage, une chose frappa tout particulièrement la mère. Jésus était un enfant au cœur affectueux, qui ne pouvait faire autrement que donner de l'amour sans compter, mais cet amour se manifestait toujours en actes, rarement par des paroles et jamais par des caresses. Et c'était toujours lui qui donnait. Si, attirées par son charme, certaines personnes voulaient le cajoler, il savait se dérober sans être impoli. Si on lui offrait quelque chose, il donnait autre chose en échange, ne serait-ce qu'un regard rayonnant qui comblait l'âme de l'autre.

Dans une localité, une femme lui fit cadeau d'une paire de sandales ; les siennes étaient complètement usées et on n'en trouvait pas à acheter. Tout heureux, Jésus remercia, puis il demanda : « Ces sandales sont-elles celles de ton enfant ? »

La femme répondit affirmativement. Le petit dit alors :

« Ce doit être un gentil garçon, qui t'apporte de la joie, car il a pris bien soin de ses sandales ! »

« Tu as raison, c'est un garçon très gentil », dit la femme ravie. Puis elle se tourna vers Marie en demandant :

« Quel âge a ton fils ? »

« Un peu plus de trois ans. »

« Eh bien, tu auras beaucoup de satisfaction avec lui », ajouta la femme toute surprise et, longtemps encore, elle suivit des yeux ceux qui s'éloignaient.

N'aurait-on pas dit qu'une rayonnante clarté entourait cet enfant en qui tout était lumineux ?

De temps en temps, Jésus avait le droit de monter sur l'âne avec sa mère. Il le faisait très volontiers, surtout vers le soir lorsque ses petits pieds étaient fatigués et endoloris. Cependant, il remarqua que, chaque fois qu'il montait sur l'âne, le père prenait l'un des baluchons et le portait. Le père, qui était si fatigué ! Cela ne devait pas être. À partir de ce moment-là, il ne demanda plus jamais à monter sur l'âne, et il refusait aimablement quand son père le lui proposait.

? Ils étaient en route depuis plus de deux mois lorsqu'un soir ils virent devant eux une bourgade dans la clarté du soleil couchant. Jésus regarda son père : il avait l'air radieux !

« C'est Nazareth ! » s'écria le petit avec allégresse. « Je le vois, il me suffit de regarder le père. »

« Oui, c'est Nazareth », dit Joseph dont la voix tremblait. « Ici, nous sommes chez nous, mon

enfant. Il n'y a rien de plus beau que d'être chez soi ! »

Jésus réfléchissait.

« Sommes-nous ici chez nous pour toujours ? » demanda-t-il.

Ils étaient arrivés à la fontaine où, à cette heure, de nombreuses femmes étaient réunies. Certaines reconnurent les voyageurs et les saluèrent en leur posant de nombreuses questions. Très étonné, Jésus se tenait à l'écart. C'était donc ainsi quand on rentrait chez soi ?

Le père avait hâte de continuer. Il voulait revoir son foyer.

La nouvelle de son retour s'était répandue comme une traînée de poudre et l'avait précédé. Avant même qu'il ait vu sa maison, le compagnon auquel il avait tout confié trois ans auparavant arriva en courant.

« Maître, maître, » s'écria-t-il hors d'haleine, « comme c'est bien que tu sois de retour ! Tout se languit de toi, la maison, le jardin, l'atelier, et nous tous », conclut-il, un peu gêné.

« Est-ce là Jésus ? » demanda-t-il en se penchant vers l'enfant fatigué qu'il prit dans ses bras.

Contre toute attente, celui-ci se laissa faire de bon gré.

« Tu es Lebbée, l'aide du père ? » dit-il d'un ton interrogateur. « Alors, je te connais déjà ; le père m'a beaucoup parlé de toi. »

Ainsi fut conclu un pacte qui devait durer jusqu'à la mort.

On était arrivé à la maison. À son grand soulagement, Joseph au comble de la joie trouva tout en parfait état. Lebbée et les autres avaient veillé fidèlement sur les biens du maître pendant son absence.

Marie regardait autour d'elle, les yeux vides. Pour le moment, ce pays ne signifiait rien pour elle. Peut-être la vie serait-elle impossible ici ? Jésus tira Joseph par son vêtement.

« Regarde la mère, qu'a-t-elle donc ? »

« La nostalgie de l'Égypte, mon enfant ! » dit Joseph dont la joie commença à se ternir.

« Il ne faut pas être triste, père ! » supplia l'enfant. « C'est plus beau ici qu'en Égypte. La mère s'en apercevra. »

« Tu as raison », dit Joseph en se consolant rapidement. « Il faut d'abord qu'elle se sente chez elle ici. Toi et moi, nous sommes déjà chez nous. »

Puis, se tournant vers sa femme, il dit :

« Marie, je vais chercher ta mère. »

C'était justement ce que Marie redoutait le plus, et il le savait. Mais il pensa que plus vite leur serait donnée l'occasion de se revoir, mieux cela vaudrait. Il fallait bien que cela arrivât tôt ou tard. Il se hâta donc de partir avant que sa femme ait pu l'en empêcher.

Fatiguée, Marie se laissa tomber sur un banc tandis que Jésus courait dans la pièce spacieuse et

examinait tout ce qu'il y avait à voir.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et une vieille femme franchit le seuil en toute hâte :

« Marie ! »

« Mère ! »

Un cri de joie fusa des deux côtés ; la mère et la fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Tout ce qui les avait séparées était oublié ! Radieux, Joseph se tenait à côté d'elles. Quant à Jésus, il prit la main de la vieille femme en disant :

« Tu es ma grand-mère ? »

La femme se pencha alors vers le petit. Il lui semblait n'avoir encore jamais rien vu d'aussi ravissant.

« Jésus ! Tu es Jésus ? »

Il la laissa docilement le prendre dans ses bras, appuya sa petite tête fatiguée contre elle et, tombant de sommeil, il dit :

« Grand-mère, j'ai faim. »

Ils ne purent s'empêcher de rire ; il avait parlé pour eux tous.

? Une autre vie commença. Jésus regardait avec étonnement ce « nouveau père ». Ce n'était plus celui qui, en Égypte, travaillait à la journée et gagnait chichement sa vie dans un misérable atelier.

Maître dans l'exercice de son métier, il travaillait dans des ateliers spacieux, au milieu de compagnons et d'apprentis. Les commandes affluaient ; chacun se réjouissait que ce charpentier qui connaissait si bien son métier fût de retour. Et avec le travail revint la prospérité dont Joseph avait toujours été entouré et à laquelle il était habitué. On ne disait plus : « Il ne faut pas y songer », ou : « Nous n'avons pas d'argent pour cela. » Il y avait toujours de l'argent.

Pour Marie aussi, ce fut le bien-être qui va de pair avec une vie sans soucis. Elle put prendre une servante pour les gros travaux, et c'était bien ainsi, car une nouvelle et jeune vie allait faire son entrée dans la maison.

La grand-mère était également une source d'étonnement pour le garçon. La vieille femme était bonne pour eux tous, et pourtant elle pouvait à l'occasion être très dure envers les autres. Un jour, alors qu'elle renvoyait durement un mendiant, les yeux de Jésus se remplirent de larmes.

« Grand-mère, pourquoi parles-tu de façon aussi désobligeante ? » dit-il. « Cet homme ne peut absolument pas voir combien tu es bonne. »

Elle prit peur. L'enfant n'avait-il pas raison ? Comment pouvait-elle être aussi dure ? Mais il y avait tant de mendiants, et si l'on donnait à l'un, les autres voulaient aussi quelque chose ; on n'en finissait jamais ! Une fois de plus, elle venait adroitement d'endormir la voix de sa conscience qui s'était réveillée. Lorsqu'elle expliqua à Jésus les raisons de son comportement, il secoua sa petite tête. « Grand-mère, tu adresses toi aussi des requêtes à Dieu chaque jour. Tout le monde le fait, et Il

ne vous renvoie pas. Pourquoi les hommes ne suivent-ils pas l'exemple de Dieu ? »

« Mon enfant, quelles idées as-tu là ? » allait rétorquer la vieille femme, mais Jésus n'abandonna pas.

« Dis, grand-mère, pourquoi les hommes ne sont-ils pas avec les autres comme ils voudraient que l'on soit avec eux ? Pendant notre long voyage, nous avons dû si souvent demander aux autres un gîte pour la nuit ou quelque chose à boire. »

La femme fut tellement frappée que cela ne la laissa plus en paix. Le lendemain, elle rencontra l'épouse du rabbin et lui raconta la chose. Celle-ci le dit à son mari, si bien que Rabbi Méhu voulut voir « l'enfant précoce », comme il l'appelait. Il convint avec la grand-mère qu'il se rendrait un soir chez elle quand son petit-fils s'y trouverait. Ainsi fut fait.

Méhu les trouva tous deux absorbés dans une discussion animée ; ils étaient penchés sur un tas de lentilles qu'ils triaient ensemble. Quel était donc cet enfant ? Ce que l'on chuchotait était-il vrai ? Il ne ressemblait nullement à Joseph, mais il n'avait rien non plus de sa mère. Il paraissait aussi lumineux et aussi clair qu'un enfant de prince et n'avait pas l'air d'être le fils d'un simple charpentier.

Méhu cacha tant bien que mal sa surprise et les salua tous deux.

Aimable et candide, l'enfant lui rendit son salut.

« Eh bien, petit Égyptien, » lui dit Méhu, « te plais-tu dans notre pays ? »

« Je ne suis pas Égyptien », se défendit Jésus. « Je suis Juif, et je suis né à Bethléem. »

« Crois-tu en Dieu, le Seigneur ? » poursuivit le rabbin.

« Peut-on avoir connaissance de Lui et ne pas croire en Lui ? » répliqua l'enfant avec modestie.

Méhu allait répondre que beaucoup de gens avaient connaissance de Dieu sans Le reconnaître, lorsqu'il se rappela qu'il avait affaire à un enfant âgé de moins de quatre ans. Mais il ne voulait pas non plus mettre fin à cet entretien qui promettait d'être très intéressant. Il cherchait en vain un moyen de renouer la conversation quand Jésus le dispensa de cette peine en levant vers lui ses grands yeux bleus et en demandant avec candeur :

« Grand-mère t'appelle Rabbi, es-tu prêtre dans le temple de Dieu ? »

Méhu l'affirma en se demandant où allait mener cette entrée en matière.

« Est-ce que chacun peut te demander ce qu'il ne comprend pas ? » s'enquit l'enfant. Méhu acquiesça de nouveau et l'invita à l'interroger sur ce qu'il voulait savoir. Alors Jésus lui dit tout simplement et comme une chose parfaitement naturelle :

« Où irons-nous après la mort ? »

« Si notre vie a été agréable à Dieu, nous serons autorisés à aller auprès de Lui et à vivre sur les marches de Son trône », dit Méhu en essayant de se mettre à la portée de l'enfant.

Cependant, Jésus n'était pas satisfait.

« Mais si Dieu est le Très-Haut, comment un être humain peut-il parvenir auprès de Lui ? »

Il prenait sa question à cœur ; Méhu, qui le sentait, tenta pourtant de donner une réponse évasive.

« Des anges aimables nous portent vers Lui », affirma-t-il d'un ton chaleureux.

Le silence se fit pendant quelques instants. Les adultes remarquaient bien qu'il se passait quelque chose chez l'enfant. Ils attendaient sa réponse avec impatience ; la grand-mère se demandait avec inquiétude ce que son incompréhensible petit-fils allait encore dire.

Jésus avait l'air très grave lorsqu'il déclara :

« Je ne crois pas que les anges nous portent. Nous serons obligés de faire seuls chaque pas, sinon cela n'a aucune valeur. Lorsque, dans l'atelier de mon père, un apprenti se fait aider par un compagnon, il doit refaire lui-même le travail. C'est exactement ce que Dieu exige des humains. »

Méhu s'effraya. Quel enfant était-ce donc ? Dieu voulait-Il éveiller secrètement un prophète ? Il fallait veiller sur ce garçon ! Il prit aimablement congé et, plongé dans ses pensées, il se rendit à l'atelier du charpentier. Il trouva Joseph qui attendait son fils dans le jardin.

Méhu s'adressa à lui avec amabilité et lui posa des questions au sujet de Jésus. Ce que Joseph lui raconta le conforta dans son intention de s'occuper de l'enfant autant qu'il le pourrait.

? La joie avait fait son entrée dans la maison de Joseph : un petit frère s'était joint à Jésus. C'était un petit garçon aux cheveux noirs, tout à fait différent de lui ; par contre, il ressemblait à ses parents. Ils l'avaient nommé Jacques, et Marie était entièrement absorbée par ses joies et ses soucis de mère.

Jésus admirait les petits membres du bébé et ses yeux d'un noir profond. Quand personne ne se trouvait dans la chambre, il pouvait rester longtemps près du berceau à s'entretenir avec le petit. La mère, qui observait souvent ses fils à la dérobée, affirmait au père que les deux enfants se comprenaient réellement.

? La nouvelle du retour de Joseph et des siens s'était également répandue dans les faubourgs reculés de Nazareth. De près et de loin, parents et amis venaient les saluer.

Ces visites ne plaisaient guère à Jésus. On lui posait tant de questions, et les gens parlaient de choses tellement insignifiantes, alors qu'ils n'étaient pas capables de répondre aux questions les plus importantes. Au début, il écoutait toujours avec le plus vif intérêt tout ce qu'ils avaient à dire, mais il s'aperçut bien vite que personne n'était aussi avisé que son père Joseph, et il continua à chercher un appui auprès de lui.

Cependant, il n'avait plus le droit de venir à l'atelier aussi souvent qu'autrefois. Tant d'hommes, de compagnons et d'apprentis s'y trouvaient à présent qu'à vrai dire il n'y avait plus de place pour lui. Parfois, il se faufilait auprès de son père, qui ne le renvoyait jamais et prêtait toujours une oreille attentive à ses questions. Mais un jour, l'un des compagnons se mit à rire de quelque chose qui tenait tout particulièrement à cœur à Jésus. Cela rendit le garçon timide et encore plus renfermé. Les jeunes gens exubérants avaient surnommé le petit « le rêveur ».

Puis il y eut une nouvelle visite : une grande et belle femme, accompagnée d'un garçon à peine plus âgé que Jésus. Une immense joie envahit le cœur de ce dernier en le voyant. Qu'était-ce donc qui l'attirait si fortement vers le petit Jean ?

Sans poser la moindre question, il courut vers lui et le serra dans ses bras en jubilant. Il sentit que la même joie ardente s'éveillait en Jean. Ils allèrent dans le jardin, loin des grandes personnes. Ils se suffisaient à eux-mêmes. Ce qui vivait dans l'âme de l'un emplissait également celle de l'autre. Ce furent des heures bénies !

Élisabeth prit congé beaucoup trop tôt et elle emmena Jean avec elle, bien que les deux enfants eussent aimé rester ensemble.

Pendant des jours, Jésus ne parla de rien d'autre que de Jean. Il supplia sa mère de rendre bientôt cette visite et de l'emmener. Elle le lui promit. Elle avait remarqué elle aussi que Jésus, qui ne réclamait jamais de compagnon de jeux, avait trouvé là un enfant de même nature que la sienne.

Tant que Jacques fut encore tout petit, Jésus se sentit heureux d'avoir son frère pour lui seul. Mais plus le petit grandissait, plus il devenait évident qu'il n'était en rien différent des autres enfants. Il recherchait la compagnie des garçons du voisinage alors qu'il s'ennuyait auprès de Jésus.

Heureusement, plusieurs frères et sœurs arrivèrent, de sorte qu'il y eut toujours quelque chose à admirer, à gâter et à aimer. Mais dès que les petits commençaient à devenir indépendants ils s'éloignaient de Jésus et se rapprochaient de Jacques en qui ils reconnaissaient un frère avec lequel ils étaient en affinité. Jésus en avait pris l'habitude et ne s'en attristait pas.

Mais, pour le moment, Jésus et Jacques étaient encore seuls tous les deux. Il apportait à son petit frère tout ce qu'il croyait susceptible de lui faire plaisir. Toutefois, quelque chose à manger ravissait davantage le petit qu'une belle fleur au parfum délicat.

? Joseph avait confié l'âne à son aîné, comme il se plaisait à nommer Jésus depuis la naissance de Jacques. Il savait qu'il lui faisait ainsi une grande joie, car Jésus était toujours aussi attaché à l'« Égyptien », et le petit âne le lui rendait bien. S'il y avait une commission à faire dans le voisinage, Jésus pouvait monter l'Égyptien. C'étaient des journées particulièrement heureuses, que l'âne semblait apprécier lui aussi.

Dès que Jacques commença à marcher d'un pas chancelant sur ses petites jambes robustes, Jésus voulut le mettre sur l'âne. Mais Jacques prit peur et, même plus tard, on ne put le décider à monter l'Égyptien, qui resta donc la propriété incontestée de l'aîné.

Rabbi Méhu venait de temps en temps prendre des nouvelles de l'enfant. À chaque fois, la mère toute fière ne manquait pas d'amener Jacques, et plus tard aussi la petite Miryam ; elle ne comprenait pas que le docte rabbin n'éprouvât pas la même joie avec ces beaux enfants qu'avec Jésus. Lorsque le garçon eut cinq ans, Méhu eut un entretien sérieux avec Joseph.

« Maître, quelles sont tes intentions pour ce garçon ? » demanda le prêtre.

« Je pense qu'il sera charpentier et qu'il reprendra l'atelier après moi. Je suis âgé et ne pourrai plus subvenir bien longtemps aux besoins des miens. Ce sera alors à Jésus de s'en charger, et il le fera volontiers », ajouta-t-il.

Méhu fronça les sourcils.

« Charpentier ! Un enfant avec des dons pareils ! Joseph, tu ne parles pas sérieusement ! Ne vois-tu pas que Jésus est totalement différent de tous les enfants de son âge ? »

« Et d'après toi, Rabbi, que doit-il faire ? » rétorqua Joseph.

« Il devrait étudier afin de devenir prêtre du Très-Haut. Joseph, songe à ce que cela signifie : être prêtre de Dieu ! »

« C'est justement parce que j'y ai bien souvent réfléchi que je ne souhaite pas donner mon consentement. Jésus a sur Dieu des idées bien à lui, qui pourraient le mettre en désaccord avec ce qui est enseigné au temple. Je veux éviter cela. D'autre part, je ne voudrais pas non plus lui enlever ses idées, car elles sont grandes. »

« Mais, Joseph, lorsqu'il lui sera donné d'apprendre ce qu'on enseigne au temple, peut-être abandonnera-t-il de lui-même ces idées qui te paraissent si élevées. Il est encore trop jeune pour que nous décidions si nous voulons vraiment faire de lui un prêtre de Dieu. Je voudrais seulement que tu me permettes de l'instruire ; s'il devient plus tard charpentier, le savoir qu'il aura ainsi acquis ne pourra lui nuire, et s'il décide de devenir un érudit, il est bon que nous commencions de bonne heure. »

Méhu avait parlé avec chaleur. Le fils du charpentier lui tenait tout particulièrement à cœur. Il reprit :

« Joseph, peux-tu me faire part de l'une ou l'autre des grandes idées qui surgissent dans la petite tête de ton fils ? »

Malgré le ton ironique de ces paroles, Joseph sentit le vif intérêt du rabbin ; c'est pourquoi il consentit à répondre. Il n'avait jamais eu la parole facile, mais maintenant il lui était doublement difficile de parler. Il commença donc en hésitant :

« Nous disions récemment que nous sommes des enfants de Dieu, alors Jésus a dit : "Père, crois-tu vraiment que nous sommes des enfants de Dieu ? Nous sommes Ses créatures ! C'est Lui qui nous a créés. Dernièrement, tu as fait faire dans l'atelier une statue en bois. Est-elle devenue ton fils pour autant ?" »

« Comment cet enfant peut-il avoir de telles pensées ? » demanda Méhu presque avec impétuosité. « Qui l'influence ? »

« Personne, Rabbi. Il est tellement renfermé qu'il ne parle pas de ces choses, si ce n'est avec moi. Je me réjouis qu'il le fasse, car cela m'oblige à réfléchir longuement au sens profond que renferment ses paroles candides. »

Rabbi Méhu repartit tout songeur. Joseph avait évidemment raison de dire que l'esprit qui se manifestait chez cet enfant s'accordait mal avec l'enseignement qui était dispensé au temple, mais c'était justement pour cela qu'il ne voulait pas renoncer à l'instruire.

Ainsi, dès l'âge de cinq ans, Jésus entra à l'école du rabbin qui ne tarda pas à se rendre compte qu'il devait l'instruire à part. L'enfant comprenait avec une rapidité étonnante tant que Méhu parlait très simplement de Dieu et du divin. Mais dès qu'il ajoutait des interprétations aux faits ou aux récits, quelque chose en Jésus s'y opposait. Son visage perdait alors son expression radieuse pour devenir pensif et souvent même douloureux.

Méhu s'en aperçut très vite et, chaque fois que le rayonnement qu'il aimait tant disparaissait, il se

demandait : « Qu'ai-je encore dit ? » Il découvrit alors que c'étaient toujours les interprétations des docteurs de la loi qui étaient cause de ce changement chez l'enfant. Étaient-elles trop élevées pour son esprit juvénile ? Cela aurait pu être le cas pour tout autre enfant mais, dès qu'il s'agissait de la connaissance de Dieu, Jésus saisissait sans aucun mal ce qu'il y avait de plus difficile. Il devait donc y avoir une autre raison. Méhu, qui se faisait vieux, songeait et réfléchissait, sans toutefois trouver de solution satisfaisante. Un jour que l'enfant était assis devant lui, le visage profondément marqué par la douleur, il demanda :

« Dis-moi, Jésus, ce que je dis te fait-il mal ? »

Jésus le regarda et répondit avec franchise :

« Pas tout, Rabbi. Tu dis beaucoup de choses belles et vraies, mais ce que tu viens de dire n'est pas exact. »

Le rabbin n'aurait accepté de personne une telle accusation, mais la bouche enfantine avait prononcé ces mots avec tant de naturel qu'il voulut en avoir le cœur net.

« Mon enfant, dis-moi ce qui te paraît faux. »

« Tu as dit que Dieu se révèle aujourd'hui encore aux docteurs de la loi, car eux seuls sont en mesure de Le comprendre. Ils seraient donc favorisés entre tous les humains ! Rabbi, crois-tu vraiment que Dieu fasse de telles différences ? N'est-Il pas la Justice ? »

« Qu'est-ce que cela a à voir avec la justice ? » demanda le rabbin au comble de la surprise. Les docteurs de la loi, qui consacrent leur vie entière à la lecture des Saintes Écritures, doivent évidemment être favorisés en compensation. »

« Et ceux qui agissent pendant toute leur vie selon les Commandements de Dieu, comme mon père Joseph, ne sont-ils pas meilleurs que les érudits ? »

« Tu ne comprends pas ces choses, mon enfant. Tu es encore trop jeune. »

C'est ainsi que le rabbin coupa court à toute discussion, mais ces paroles demeurèrent vivantes en son âme.

Jésus se tut et retourna à ses difficiles exercices d'écriture.

Une autre fois, Méhu parla du Messie attendu.

« Il viendra dans tout le faste et toute la splendeur du ciel. Les anges et les hommes Le serviront. L'allégresse et la jubilation seront sur la Terre, car Il déliera tous les liens, Il rendra tous les êtres humains libres et heureux ! »

Méhu avait parlé avec une vive émotion, car il faisait partie de ces Juifs pour lesquels Celui qui viendrait était l'unique soutien et la seule espérance.

L'enfant écoutait attentivement, les mains jointes.

« Tous, Rabbi ? » demanda-t-il songeur. « Les pécheurs aussi ? »

« Il n'y aura plus de pécheurs à ce moment-là. Ils se convertiront tous au Seigneur. Mais les païens des autres peuples qui ne croient pas en Dieu seront damnés pour l'éternité. Ils brûleront

dans le feu parce qu'ils n'ont pas reconnu Dieu ! »

La voix calme de l'enfant se fit à nouveau entendre :

« Mais si personne ne leur a parlé de Dieu ? »

On n'avait encore jamais questionné ainsi le rabbin. Que devait-il répondre ? Existait-il des gens qui n'avaient encore jamais entendu parler de Dieu ? Bien sûr qu'il y en avait ! »

« Mon garçon, tu me poses des questions auxquelles je ne peux répondre. Le Messie en décidera. »

« Je le crois aussi », dit Jésus satisfait.

L'instruction de Jésus, qui durait une heure ou deux, commençait le matin dès que le rabbin avait terminé son service au temple ; après quoi, l'enfant courait à la maison où toutes sortes de tâches l'attendaient. De très bonne heure, il s'était déjà occupé de l'Égyptien ; il ne l'oubliait jamais. D'ailleurs, on n'avait nullement besoin de lui rappeler ce dont il avait été chargé, et s'il faisait un travail à contrecœur, cela ne se remarquait pas. La mine joyeuse, il vaquait à ses menues occupations, câlinait ses frères et sœurs et trouvait toujours le temps de se glisser dans l'atelier pour aller voir son père.

« Quand serai-je assez grand pour pouvoir travailler avec toi en tant que compagnon, père ? » demanda-t-il un jour avec une insistance particulière.

Joseph réfléchit avec la pondération qui lui était propre. Il ne voulait rien promettre qu'il ne pût tenir par la suite.

« Je pense que le moment en sera venu quand tu auras douze ans », promit-il.

Jésus contempla ses doigts. Douze ! C'était impossible à trouver ! « Permits que ce soit dix, père ! » supplia-t-il.

Joseph sourit.

« Disons que, si à dix ans tu en as toujours autant envie qu'aujourd'hui, j'essaierai, Jésus. »

Tout joyeux, l'enfant le remercia. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était être auprès du père. Cependant, il rendait aussi à sa mère toutes sortes de menus services à la maison et au jardin. Il était infatigable, tout particulièrement pour prendre soin des fleurs et récolter les fruits. Il allait aussi très volontiers à l'étable où il fallait s'occuper de nombreux animaux. Mais sa mère n'aimait guère qu'il aidât les domestiques. N'était-il pas le fils du maître ?

Ou peut-être pensait-elle parfois encore à son père, si noble et si chevaleresque ? Physiquement, Jésus lui ressemblait de plus en plus. Son maintien était incontestablement celui d'un Romain de la plus noble lignée. Contrairement aux enfants juifs, il portait la tête haute et saluait plus volontiers avec des mots qu'en inclinant son corps de façon exagérée, ce qu'il avait dû apprendre à faire, tout comme eux.

Les années qui suivirent se déroulèrent dans le calme. Méhu était souffrant et devait souvent suspendre son enseignement. Au cours de ces semaines, Jésus, qui savait maintenant lire couramment, apprenait des passages entiers des prophètes ou des psaumes. Cela lui plaisait davantage que d'entendre Méhu essayer de lui expliquer les arguties des docteurs de la loi.

Or, il y avait longtemps que le rabbin ne pouvait plus se charger du service du temple. Un docteur de la loi, jeune et fort intelligent, était venu de Jérusalem pour le remplacer. Naturellement, il se chargea aussi d'instruire les quelques garçons qui fréquentaient l'école du temple. Il était donc inévitable qu'il demandât pourquoi l'un d'entre eux recevait une instruction particulière.

« J'y trouve du plaisir », dit Méhu de façon évasive. « Ce garçon est plus jeune que les autres et sa nature est bien différente de la leur. Même maintenant, j'aimerais le garder et reprendre son instruction dès que possible. »

« Cela est contraire au règlement, Méhu, tu le sais bien », dit sèchement le jeune zélateur. « Je verrai moi-même ce jeune Jésus qui se croit meilleur que ses camarades. »

Jésus reçut l'ordre de venir le lendemain à l'école avec les autres garçons. Il ne se demanda pas un instant s'il devait obéir ou non à cet ordre.

Mais quel vacarme régnait dans la petite pièce exigüe et malodorante ! Il fut salué par des exclamations.

« Regardez, voilà le rêveur ! » lui cria-t-on lorsqu'il entra.

Rabbi Jéhu profita de cette interpellation pour demander qui avait déjà été appelé ainsi autrefois. Les garçons souriaient bêtement, personne ne le savait. Mais Jésus donna une réponse claire et assurée et parla de Joseph et de ses frères de façon si captivante que Jéhu remarqua bientôt qu'il avait affaire à un esprit exceptionnel.

Après la leçon, il garda l'enfant pour continuer à l'interroger, et le résultat fut qu'il instruisit lui aussi Jésus à part. Il attendait beaucoup de ces heures.

Jésus avait été appliqué avec Méhu, bien qu'il se fût rendu chez lui sans éprouver de joie particulière, mais les heures passées auprès de Jéhu devinrent pour lui une corvée. Il se gardait bien de questionner le maître sur ce qu'il ne comprenait pas, car ses réponses étaient encore plus incompréhensibles ; de plus, elles lui étaient données d'un ton si sévère que l'enfant se renferma en lui-même.

Le maître ne remarquait pas que le visage de son élève changeait d'expression. Il se rengorgeait de toute la sagesse des docteurs de la loi et s'efforçait de donner à l'enfant une impression durable de leur sagacité.

Un jour, Jésus rentra de l'école et dit :

« Père, dois-je continuer à suivre les cours ? Je sais lire, écrire et compter, et les autres garçons n'en apprennent pas davantage. »

« Mais tu dois en apprendre plus qu'eux, mon Jésus », dit Joseph avec bonté. « Rabbi Méhu veut faire de toi un docteur de la loi. Songe un peu, notre petit Jésus va devenir docteur de la loi ! » Mais la joie qu'il s'était attendu à lire sur le visage de l'enfant de sept ans ne se montra pas. Jésus regarda son père avec effroi.

« Moi, un docteur de la loi ! Un hypocrite ! Un menteur ! Père, tu ne peux exiger cela de moi ! »

L'angoisse vibra dans la voix de l'enfant, et Joseph en fut touché jusqu'au fond du cœur.

« Non, mon enfant, si cela t'effraie, tu ne seras pas docteur de la loi. J'étais loin de penser que tu avais une si mauvaise opinion de ceux qui nous instruisent. »

Jésus ne répondit pas. La tête basse, il était là devant son père qui ne l'avait encore jamais vu ainsi et qui, pour l'encourager, demanda :

« Dis-moi, Jésus, que voudrais-tu donc être ? »

Sortant de ses profondes réflexions, presque inconsciemment, l'enfant répondit :

« Quelqu'un qui aide. »

« Que veux-tu dire par "quelqu'un qui aide ?" Explique-moi cela plus clairement. »

« Je voudrais aider tous les êtres humains, tous ceux qui commettent des péchés et ne le savent pas, tous ceux qui n'ont jamais entendu parler de Dieu. Oh ! le rabbin dit qu'à cause de cela, ils devront brûler dans le feu éternel. Ce n'est pourtant pas leur faute si personne ne leur a annoncé Dieu ! »

D'ordinaire si joyeux et d'humeur égale, l'enfant avait lancé ces mots presque avec passion. Comme la détresse avait dû pénétrer profondément en son âme ! Joseph se reprochait de n'avoir pas parlé plus tôt avec lui de ces questions.

« Viens, Jésus, allons faire un tour. En chemin, nous pourrions parler de tout ce qui nous touche, toi et moi », dit-il simplement.

L'enfant poussa un soupir de soulagement. Maintenant, tout allait s'arranger. Quand le père saurait que la sagesse des docteurs de la loi était souvent fautive, il abandonnerait de lui-même tous ses projets.

Ils marchèrent ensemble à travers champs et, à la suite de la décision qu'ils prirent, Jésus connut son premier ennemi acharné.

Vers le soir, Joseph alla trouver Jéhu.

« Rabbi, j'ai à te parler. »

Avec des mots simples, Joseph exposa que, grâce à la bonté des prêtres, Jésus avait appris tout ce qu'un enfant de son âge pouvait comprendre. En apprendre davantage serait trop pour le moment et surchargerait son jeune esprit.

« C'est à moi de prendre une telle décision, Joseph. Je ne me permettrais jamais de me mêler de ton travail de charpentier », l'interrompit Jéhu avec hauteur.

« Si ce travail de charpentier était destiné à ta maison, j'y consentirais volontiers », dit tranquillement Joseph. « Jésus est mon fils. »

Jéhu eut un rire blessant.

« Ne me raconte pas d'histoires ! C'est justement parce qu'il n'est pas ton fils qu'il doit servir

Dieu pour effacer la tache de ses origines. »

« Ne nous disputons pas sur ce point, Jéhu. J'en ai fait mon fils devant les hommes avec tous les droits qui s'y rattachent. Malheur à celui qui oserait l'insulter ! »

La voix du charpentier avait résonné avec tant de colère que Jéhu jugea préférable de se raviser.

« Eh bien, n'en parlons plus. C'est tout à ton honneur d'avoir accepté cette charge. Combien de bouches as-tu à nourrir dans ton foyer ? Trois ou quatre ? »

Joseph ne répondit pas. Il était profondément peiné que Jéhu fût lui aussi au courant du secret de la naissance de Jésus. Combien de temps encore l'enfant pourrait-il l'ignorer ?

« Laisse ton fils continuer à suivre mon enseignement », dit Jéhu qui cherchait à le persuader. Mais il n'y parvint pas.

Joseph tint bon. Dorénavant, il occuperait le garçon dans son atelier, et Jésus n'aurait plus de temps pour étudier.

« D'ailleurs, il sait lire couramment, » ajouta Joseph, « et il pourra par conséquent apprendre par cœur tout ce qu'il voudra. »

Rabbi Jéhu s'emporta, mais cela ne servit à rien. Joseph, d'ordinaire si calme et si humble, demeura inflexible. Il tenait la promesse qu'il avait faite à Jésus. En apparence, les deux hommes se séparèrent en paix, mais Joseph savait que Jéhu leur en voulait, à lui et à son fils.

Jésus vint à sa rencontre sur le chemin du retour, le regard interrogateur. Joseph caressa avec bonté ses boucles claires.

« Ne t'inquiète pas, Jésus. À partir de demain, tu seras apprenti-charpentier »

« Père ! » s'écria joyeusement le garçon, et Joseph se sentit largement récompensé.

À l'atelier, le jeune garçon s'occupait avec zèle et application aux côtés de Joseph. Il était au comble du bonheur quand les yeux de son père se posaient sur son travail et qu'un signe de tête lui indiquait que tout allait bien.

C'est à cette époque qu'une autre petite sœur vint au monde, mais seulement pour repartir quelques semaines plus tard. Alors que cet événement ne laissa aucune trace sur Jacques et Miryam, il fit une profonde impression sur l'âme de Jésus. Il passait tout son temps libre au chevet du bébé malade dont il calmait souvent les gémissements en posant sa fine main sur la petite tête brûlante.

Finalement, la mère demanda au père de libérer Jésus dans l'intérêt de la petite Anna, car personne ne savait mieux que lui calmer les souffrances de l'enfant. Il resta donc jour et nuit auprès du lit de douleur, et toutes sortes de pensées traversaient sa jeune âme.

« Pourquoi Dieu envoyait-Il une âme dans le monde pour la rappeler ensuite aussi rapidement ? »

Dieu ne faisait rien qui n'ait un sens profond, il le savait. Quelle était donc la raison cette fois-ci ?

« Petite sœur, pourquoi dois-tu souffrir ? Pourquoi dois-tu repartir ? » murmurait souvent le

garçon au chevet de l'enfant, mais sa question restait sans réponse.

Un soir, la petite était plus calme qu'à l'ordinaire. La main de Jésus était posée sur son front. Soudain, le garçon se rendit compte que le front de la petite fille se refroidissait. Effrayé, il la regarda.

Ses traits cireux, souvent crispés par la douleur, s'étaient détendus ; ils étaient inondés de paix, si bien que le petit visage était comme transfiguré. Jésus ne pouvait en détacher ses yeux. Et là, qu'était-ce ? Une figure lumineuse était debout à côté de la couche. On aurait dit la petite Anna, mais plus grande, plus claire, plus belle. Et Jésus crut même entendre une voix :

« Il m'est donné de repartir avant d'être obligée de voir l'incompréhension que tu rencontreras. Je ne l'aurais pas supporté. »

Était-ce là l'explication de la mort prématurée de la petite ? Lui avait-elle parlé ? La forme avait disparu, il ne restait plus que le corps sans vie dans le petit lit. Qui pouvait-il interroger au sujet de ces paroles étranges ?

La mère entra, regarda l'enfant morte et se livra aux lamentations habituelles. Pourquoi agissait-elle ainsi à présent ? Il y avait tant de choses incompréhensibles chez la mère ! Elle avait dit si souvent qu'elle souhaitait que l'enfant et elle fussent bientôt délivrées. Tant qu'Anna avait été en vie, elle s'était si peu occupée de l'enfant !

Jésus quitta précipitamment la pièce et alla voir son père. Il le trouva seul dans l'atelier, prêt à entendre toutes les questions qui tourmentaient son fils. Mais lui non plus ne trouva pas de réponse au grand « pourquoi ».

« Nous devons accepter cela de la main de Dieu, Jésus ; nous savons que c'est ce qui est juste pour nous. »

« La figure que j'ai vue était-elle l'âme de ma sœur Anna ? » demanda Jésus avec insistance.

« Je le crois, mon fils, mais tu ne dois en parler à personne. Les autres ne le comprendraient pas et te prendraient pour un menteur. »

Le père et le fils en reparlèrent souvent entre eux jusqu'à ce que Joseph eût constaté que l'âme bouleversée de l'enfant avait retrouvé son équilibre.

Peu de temps après, la grand-mère tomba malade. Elle ne l'avait encore jamais été, et elle savait qu'elle ne guérirait pas.

« Envoie-moi Jésus », demanda-t-elle à sa fille qui venait la voir chaque jour. « Il est resté auprès de la petite Anna avec tant de patience qu'il pourra peut-être aussi adoucir un peu mes souffrances. »

Jésus arriva. Voir souffrir sa grand-mère lui faisait mal. Un lien solide l'unissait à cette vieille femme austère, qui l'aimait plus que tout au monde.

« Souffres-tu beaucoup, grand-mère ? » demanda-t-il avec beaucoup d'inquiétude.

Bien qu'il n'aimât pas cueillir les fleurs, il en avait apporté un gros bouquet de différentes

couleurs. Il les disposa dans une cruche en grès bleu qu'il plaça de telle sorte que la malade pût les voir. Ensuite, il s'approcha doucement de la couche et mit sa main sur les yeux de la vieille femme.

« Cela me fait du bien ! » dit-elle avec un soupir de soulagement, et le garçon laissa sa main une heure durant pour que sa grand-mère pût dormir.

Après ce court sommeil qui la réconforta, il s'occupa d'elle avec une grande sollicitude.

« Comme il m'est agréable de t'avoir auprès de moi, Jésus », dit-elle tout heureuse. « Personne ne s'y entend aussi bien que toi pour soigner les malades. On croirait que tu as déjà été malade toi-même. »

Il lui sourit.

« Faut-il donc toujours avoir tout ressenti soi-même pour pouvoir aider les autres ? » demanda-t-il.

« Petit questionneur que tu es ! » s'écria-t-elle, amusée. « Tu réponds toujours à une question par une autre ! Peu m'importe d'où vient ton savoir ; ce qui compte pour moi, c'est que tu l'aies et que tu puisses soulager les autres. »

« C'est aussi le plus important pour moi », dit-il.

Les jours passaient. L'état de santé de la grand-mère était stationnaire. Il y avait des moments où elle ne souffrait pratiquement pas et où l'on reprenait espoir, puis venaient à nouveau des journées pénibles.

Ce jour-là avait été particulièrement difficile. Elle n'avait pas eu une demi-heure de répit, bien que Jésus eût posé sa main délicate tantôt ici, tantôt là.

« Jésus, tu verras que je ne me relèverai pas de cette couche », dit-elle, épuisée.

« Et après, grand-mère ? » dit gravement le garçon en fixant sur elle ses yeux rayonnants.

« Après ? »

Elle se tut un instant, puis elle s'écria soudain : « Ah, Jésus ! Cet "après" est terrifiant ! Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi ! »

« Ne crois-tu pas qu'il te sera permis d'aller vers Dieu, grand-mère ? Rabbi Méhu, qui est décédé récemment, me disait que les morts vont jusqu'au trône de Dieu. »

« Mon enfant, les corps sont enterrés, tu l'as bien vu toi-même. Qu'est-ce qui peut alors aller vers Dieu ? » demanda-t-elle avec angoisse.

« Mais, grand-mère, tu as une âme ! »

« Je ne sais pas, Jésus, ce n'est peut-être qu'une idée des prêtres », dit-elle avec lassitude. « Je n'ai encore vu aucune âme. »

« Mais moi, j'en ai vu une », s'empressa de dire Jésus.

En voyant la stupeur de la vieille femme, il lui parla de l'âme de la petite Anna et de sa rencontre avec elle.

« Est-ce bien vrai, Jésus ? Ne dis-tu pas cela uniquement pour me consoler ? » voulut savoir la grand-mère, qui ajouta immédiatement :

« Tu ne m'as encore jamais menti, comme le font les autres enfants. Je te crois. Ô, Jésus, si tu savais à quel point il est réconfortant de savoir qu'une partie de nous continuera à vivre ! »

« Grand-mère, notre âme vient de Dieu. Dieu est éternel, donc il doit aussi y avoir quelque chose d'éternel dans notre âme, ou du moins quelque chose qui continuera à vivre éternellement si nous l'avons mérité. N'es-tu pas de cet avis, toi aussi ? »

« Tu as raison, Jésus, si nous l'avons mérité. Mais, l'ai-je mérité ? Vois-tu, j'ai souvent fait des choses qui n'étaient pas justes devant Dieu. »

« Mais tu l'as toujours regretté, et tu as fait mieux ensuite. Grand-mère, rassure-toi. Dieu t'aide à mourir. »

« Dieu... m'aide... à mourir ! » dit doucement la vieille femme, et un merveilleux sourire passa sur ses traits fanés. Elle ouvrit une fois encore les yeux, qu'elle avait déjà fermés, regarda son petit-fils et dit :

« Dieu ! »

Le garçon ressentit une impression étrange. Comme sa grand-mère avait merveilleusement prononcé ce seul mot, exactement comme si elle voyait Dieu et s'agenouillait en adoration devant Lui ! Il avait raison : en ses derniers instants, elle avait été autorisée à voir le Fils de Dieu, mais Jésus, lui, ne le savait pas.

Il attendit, en souhaitant ardemment que l'âme lui apparût et lui parlât, mais il ne vit ni n'entendit rien. Un sentiment d'abandon l'envahit alors ; quelqu'un qui l'aimait l'avait quitté. Il courut à la maison en pleurant pour annoncer la mort de sa grand-mère.

Et toutes ces choses affreuses qu'il redoutait recommencèrent : les lamentations funèbres, les horribles femmes que l'on payait pour pleurer, sans que leur âme éprouvât le moindre chagrin. Sa mère déchira ses vêtements avec violence et s'accusa d'avoir été une mauvaise fille pour la défunte.

Lui aussi, il aurait dû se lamenter, mais cela lui était impossible. Une fois la première explosion de douleur passée, il n'avait plus de larmes. Muet à côté de l'enveloppe inanimée, il suivit cette âme à des hauteurs qu'il ne pouvait se représenter.

« Malgré toute sa douceur, c'est pourtant Jésus qui a le cœur le plus dur de tous nos enfants », dit la mère le soir à Joseph.

Ce dernier la regarda avec étonnement.

« Il n'y a personne qui soit plus affectueux que lui », dit-il.

« Vois comme les autres manifestent leur douleur au sujet de leur grand-mère défunte, alors que lui, il ne trouve rien à dire. Or, il conviendrait que, étant l'aîné des petits-fils, il fût le premier à faire l'éloge de sa grand-mère », dit la mère sur un ton de reproche.

« C'est justement parce qu'il ressent les choses profondément qu'il se tait. Il souffre de ces lamentations purement extérieures. Laisse-le, Marie ! » La grand-mère était inhumée, et la vie reprit son cours sans elle. Au début, elle manqua douloureusement à Jésus. Mais il s'y habitua peu à peu

et s'attachait d'autant plus à son père.

Joseph n'était plus aussi frais et dispos qu'auparavant ; il était pâle et il lui fallait de temps à autre poser l'outil qu'il avait en main. Ce que personne n'avait encore remarqué, le fils l'observait avec inquiétude.

« Père, ménage-toi », supplia-t-il. « Je vais me donner encore plus de peine à l'ouvrage, et Lebbée peut bien te remplacer lui aussi. Assieds-toi au soleil dans le jardin et repose-toi. »

Joseph refusa. Il n'était pas malade, mais seulement fatigué, comme c'était normal à son âge.

Jésus s'adressa alors à sa mère qui berçait contre son sein un nouveau petit frère.

« Mère, il faut que tu décides le père à se ménager davantage. Il a l'air si épuisé. »

Marie regarda son aîné avec effroi. Qu'avait donc ce garçon ? Il venait une fois de plus de découvrir quelque chose qu'elle n'avait pas encore remarqué, elle qui était pourtant la femme de Joseph. N'était-ce pas elle qui était la mieux placée pour juger de son état de santé !

« Mon enfant, ne te mêle donc pas de tout ! » dit-elle du ton irrité qu'elle employait fréquemment pour lui parler. « Le père ne manquera pas de se reposer dès qu'il en éprouvera le besoin ! »

Jésus se tut. Il avait constaté que c'était la meilleure façon d'agir avec sa mère. S'il essayait de lui expliquer une chose qu'elle ne voulait pas comprendre, elle élevait aussitôt la voix sur un ton déplaisant qui lui faisait mal. Et il n'avait encore jamais réussi à convaincre sa mère.

Bien qu'il s'en défendit, Joseph ressentait lui-même qu'il n'était plus comme avant. Quelque chose le minait ; il se sentait toujours si fatigué ! Il était certainement préférable de suivre le conseil de son fils. Jésus comprenait les choses comme il le fallait et son cœur affectueux lui dictait une sagesse qui dépassait son intelligence. La nuit, lorsqu'il ne dormait pas, Joseph repensait parfois à la naissance de Jésus et aux chants de louanges des anges. Cet enfant était certainement quelqu'un d'exceptionnel.

Il en parla à Marie et la pria de redoubler d'affection envers Jésus et de tenir compte de ce qu'il dirait lorsque lui, Joseph, ne serait plus auprès d'elle.

Mais Marie ne voulut rien savoir. Elle éclata en sanglots.

« Tu ne dois pas me quitter. Qu'advient-il de moi et de tous nos enfants ? Ce n'est pas bien de la part de Jésus de t'encourager dans de telles pensées ! » Joseph fut donc obligé de consoler Marie, alors qu'il aurait tellement voulu parler de ce qui viendrait « plus tard ».

Et ce fut encore à Jésus qu'il dut confier tout ce qu'il souhaitait. Son fils l'écouta avec une attention et une compréhension qui dépassaient de loin son âge. Il savait que, si son père parlait de ces choses, il ne quitterait pas ce monde une heure plus tôt pour autant, mais avoir tout réglé au mieux lui faciliterait son départ et lui rendrait plus léger le temps qu'il devait encore passer au milieu d'eux.

Puis Joseph se rétablit. Personne ne vit plus en lui le moindre signe d'épuisement ou de maladie. Il travaillait avec entrain à l'atelier avec ses compagnons, plaisantait à la maison avec ses enfants qui grandissaient et entourait son épouse de sollicitude. Cependant, sa plus grande joie était Jésus, comme cela avait toujours été.

Le jeune garçon grandissait et devenait plus fort, mais ses membres restaient fins. Jamais on n'entendait un mot grossier ou déplaisant sortir de sa bouche, jamais il ne faisait quelque chose de répréhensible.

Jésus entrait dans sa douzième année. Joseph eut alors un entretien avec sa femme. Le moment était venu pour eux de l'emmener à Jérusalem où les gens affluaient de toute part pour la fête pascale. Le jeune garçon devait lui aussi voir le Temple dans toute sa splendeur et être autorisé y adorer Dieu avec eux.

Marie acquiesça. Aller à Jérusalem était aussi une source de joies multiples. Le voyage à lui seul, en compagnie des voisins et des amis, était déjà une fête. Et, sur place, on ne pouvait évidemment pas rester continuellement au Temple pendant huit jours. On était tout naturellement amené à rendre visite à des parents et à faire des achats, ce qui occupait les esprits pendant longtemps.

Lorsque Jésus apprit que, cette fois, il lui était permis d'accompagner ses parents à Jérusalem, il devint très silencieux. Une seule pensée remplissait sa jeune âme : il t'est donné de voir le Temple de Dieu !

Assurément, ils avaient aussi un temple à Nazareth, mais ce n'était qu'une faible reproduction de la Maison de Dieu proprement dite, qui avait été construite par Salomon. Sa splendeur devait être indescriptible ! Aucun mot ne franchit ses lèvres, mais ses yeux se mirent à briller et à rayonner. Même sa mère s'en aperçut.

Peu avant Pâques, elle lui donna son nouvel habit de fête, qu'il osa à peine toucher. Il devait le porter dans son baluchon et ne le revêtir qu'à Jérusalem. Mais on lui avait aussi donné un vêtement neuf pour la route. Ses frères et sœurs étaient en admiration devant leur grand frère qui était autorisé à se rendre à Jérusalem, dans la ville de Dieu ! Le jour du départ arriva enfin. Jésus avait pensé qu'il pourrait marcher à côté de Joseph. Mais telle n'était pas la coutume. Une très longue colonne s'organisa. Les hommes allaient en tête par deux, trois ou quatre, selon leurs conversations. Puis venaient les femmes dans leurs plus beaux atours. Elles s'entretenaient avec animation de tout ce qui leur tenait à cœur. Hélas ! ce n'étaient que pensées et soucis quotidiens ! Jésus avait cru que, sur le chemin de Jérusalem, on ne pouvait que prier et louer Dieu !

Après les femmes venaient les enfants : c'était un groupe impressionnant de garçons auxquels se mêlaient quelques filles. Les hommes chargés du service d'ordre fermaient la marche, ils devaient veiller à ce que les enfants ne s'égarer pas. Les garçons n'aimaient que trop se pourchasser et se quereller. On le leur interdit, mais ils avaient le droit de bavarder à leur aise, comme les grands.

Jésus marchait au milieu d'eux. Personne ne faisait attention à lui. Son âme cherchait Dieu ; il allait pénétrer dans Son Temple. Il n'était que recueillement et attente.

À chaque halte, son père venait le voir mais, au milieu de tous ces gens, ils pouvaient à peine échanger quelques mots, et encore moins parler de ce qui touchait leur âme à tous deux. Peut-être en irait-il autrement à Jérusalem ? Jésus serait logé dans la même auberge que ses parents ; c'était du moins ce qu'il espérait.

Traditionnellement, la route était divisée en petites étapes pour éviter la fatigue. On faisait chaque jour exactement le même trajet que celui que les ancêtres avaient parcouru et l'on s'arrêtait toujours aux mêmes endroits. De cette façon, il fallait près de cinq jours pour arriver à Jérusalem. Enfin, les créneaux de la citadelle apparurent. Sion ! Que de pensées ce mot évoquait en Jésus !

Ce n'était pas en vain qu'il avait lu et relu les Saintes Écritures. Tout cela était vivant en lui. Toute fatigue s'était envolée. Il ne comprenait pas qu'en vue de la ville promise, on pût encore s'arrêter pour la nuit ! Le lendemain matin, ils firent enfin leur entrée dans Jérusalem avec beaucoup d'autres personnes et, avant toute chose, ils se rendirent à l'auberge qu'ils avaient retenue.

Jésus fut autorisé à revêtir son vêtement de cérémonie, et on lui dit que, pendant toute la semaine, c'était là qu'il devait revenir lorsqu'il aurait faim ou qu'il serait fatigué. Sa mère serait toujours avec les femmes. Son père voulait lui montrer le Temple : il s'en faisait une joie depuis longtemps. Mais ensuite, Joseph serait obligé de rester avec les hommes, et Jésus avec les enfants. Il était assez grand pour se débrouiller seul.

Le garçon, qui avait écouté attentivement, fit un signe de tête. Il comprenait qu'il devait en être ainsi, mais il regrettait de ne pouvoir être plus souvent auprès de son père auquel il aurait certainement bien des choses à demander.

Il se rendit donc au Temple en tenant la main de Joseph qui l'exhortait constamment à faire attention au chemin qu'il prenait, afin de pouvoir retrouver l'auberge à tout moment. Le visage de Jésus rayonnait, comme transfiguré. Plus d'un regard émerveillé se posait sur lui. Tel un fils de roi, il avançait en toute dignité, paré de ses boucles châtain clair qui retombaient sur ses épaules.

Joseph le remarqua et s'en réjouit. Ce n'était pas un mal que les gens voient quel enfant extraordinaire se rendait au Temple. Quant à Jésus, il était parfaitement naturel, et cette admiration ne pouvait lui porter préjudice.

Lorsqu'ils franchirent le portail du Temple, le garçon osait à peine respirer. Maintenant, on allait se trouver directement en présence de Dieu !

Tout d'abord, ils arrivèrent sur le parvis qui était occupé jusque dans ses moindres recoins par des marchands et des changeurs. Tous marchandaient et vociféraient, criaient et se querellaient.

« Père, seraient-ce là les âmes damnées qui ne sont pas autorisées à paraître devant Dieu ? » demanda Jésus, écœuré par de telles pratiques.

Ceux qui l'entouraient se mirent à rire. Jésus ne s'en aperçut pas. Un vieil homme lui dit :

« Tu as raison, petit. Je crains bien qu'aucun de ceux-ci ne puisse s'approcher du trône de Dieu. »

L'enfant acquiesça avec gravité, et l'homme demanda à Joseph : « Est-ce votre garçon ? Veillez sur lui, il fera parler de lui un jour ! »

Avant que Joseph ait pu répondre, le vieil homme avait disparu dans la foule.

Une fois le parvis traversé, on entra dans le sanctuaire. Comme le cœur de Jésus battait ! Quelle splendeur ! Il serra plus fort la main de son père. Il n'avancait qu'avec hésitation. Ils firent le tour du Temple en silence. Comme il n'y avait pas de service divin à ce moment-là, ils pouvaient tout regarder.

Ensuite, Joseph remit son fils à un docteur de la loi qu'il connaissait, afin qu'il le conduisit vers un groupe de garçons de son âge qu'on instruisait à l'écart, dans un coin du Temple..

Le docteur de la loi fut lui aussi séduit par ce garçon aux yeux bleus rayonnants. Il se mit à lui parler, et ce qu'il entendit lui plut énormément. Jésus répondit avec naturel à toutes les questions et, encouragé par l'amabilité de l'érudit, il le questionna à son tour, comme il en avait l'habitude.

Au lieu de conduire le jeune garçon dans le coin réservé aux enfants, le prêtre l'emmena dans une salle à colonnes où des docteurs de la loi venus de partout étaient réunis en grande conversation.

« Voyez ce que je vous amène ! » s'exclama-t-il. « J'ai trouvé ici un jeune docteur de la loi qui peut répondre mieux que vous tous à plusieurs de vos questions ! »

Jésus leva les yeux vers celui qui parlait : plaisantait-il ? Mais le docteur de la loi lui rendit amicalement son regard.

« N'aie pas peur de répondre, Jésus, quand on te questionnera. Dis-leur ce que tu sais de Dieu. Ce n'est pas en vain qu'il est dit : dans la bouche des enfants et des mineurs, Tu as préparé Tes louanges. »

Jésus fut autorisé à s'asseoir sur l'un des sièges bas entourant le cercle des érudits qui délibéraient. Son nouvel ami prit place à côté de lui et, avide d'apprendre, Jésus prêta une oreille attentive à tout ce que disaient ces hommes.

Il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas, car nombreux étaient ceux qui s'exprimaient de façon confuse. Mais ce qu'il comprenait, il l'accueillait en lui. Depuis combien de temps n'avait-il pas entendu pareille sagesse ? Là aussi, bien des choses lui faisaient mal, mais davantage encore lui semblaient fort belles et agréables à entendre.

Soudain, l'un des hommes à cheveux blancs se tourna vers lui et lui demanda :

« Dis-moi, Jésus, comment te représentes-tu Dieu ? »

« Peut-on se représenter Dieu ? » demanda l'enfant à son tour. « Il remplit l'âme tout entière ; on Le ressent, on sait qu'Il existe, on vit en Lui, mais on ne peut ni se Le représenter ni L'imaginer parce qu'Il est invisible. »

Les docteurs de la loi se regardèrent, stupéfaits de la réponse de l'enfant.

« Qui a été ton maître, Jésus ? » voulut savoir l'un d'eux.

« C'est Rabbi Méhu qui m'a instruit », répondit le jeune garçon de sa voix claire.

« Rabbi Méhu ? » Parmi les docteurs de la loi qui l'avaient connu, qui aurait pu penser qu'il avait une telle sagesse ?

Ils continuèrent à parler sans faire attention à l'enfant. Quant à lui, il écoutait, et son âme s'éleva à des hauteurs inaccessibles à ceux qui s'entretenaient ainsi.

Une fois encore, un homme d'un certain âge se tourna vers lui en demandant :

« Jésus, dis-nous quel Commandement de Dieu te semble le plus important ? »

Le jeune garçon n'hésita pas un seul instant :

« Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. »

« Donc, » s'enquit un autre, « tu penses qu'il suffit d'aimer Dieu ? Et qu'en est-il du crime, du vol et de tous les autres péchés ? »

« Lorsqu'on aime Dieu comme il se doit, on ne peut rien faire de mal », fut la réponse donnée

d'un ton ferme.

« Dis-moi, mon enfant, as-tu toujours aimé Dieu de la sorte ? » le questionna un troisième.

Jésus joignit les mains.

« Oui, depuis que je peux penser ! »

« Et n'as-tu jamais rien fait de mal ? »

« Non. »

Les hommes se turent, émus. Cet enfant disait la vérité, ils le voyaient, ils le sentaient. Il était donc possible de vivre de façon irréprochable aux yeux de Dieu ? Comme ils se sentaient honteux devant cet enfant !

Lorsque les hommes se séparèrent pour rentrer chez eux ou à l'auberge, le nouvel ami de Jésus le prit par la main. Cet enfant était trop précieux pour qu'on le laissât errer dans les rues. Il le reconduisit lui-même à l'auberge et le remit à son père, mais il ne dit rien de ce qui s'était passé.

« Reviens demain au même endroit du Temple », lui dit-il en prenant congé. Jésus acquiesça.

Le lendemain, sans attendre ses parents qui avaient encore toutes sortes de choses à faire, Jésus s'empressa de se rendre au Temple. Il trouva son chemin dans le dédale des rues et des ruelles comme s'il était guidé. Il arriva avant les docteurs de la loi et se tint à côté des sièges vides. Un serviteur du Temple le renvoya.

« Ne sais-tu pas que ce sont les docteurs de la loi qui se réunissent ici ? » dit-il au garçon d'un ton péremptoire. « C'est là-bas que tu dois aller, là où les enfants se rassemblent, si tant est qu'ils soient admis dans le Temple », ajouta-t-il avec hargne.

Il faisait partie de ceux qui aiment faire preuve d'autorité, ne serait-ce qu'envers les faibles et les mineurs.

Sans mot dire, Jésus alla docilement dans le coin du Temple où un jeune rabbin instruisait plusieurs garçons. Obéissant à l'ordre de ce dernier, il s'assit sur l'une des chaises et écouta. On ne lui posa pas de questions. Le rabbin se contentait d'enseigner, sans demander si ses auditeurs pouvaient le suivre.

Entre-temps, les docteurs de la loi s'étaient rassemblés, attendant inconsciemment le jeune garçon si intelligent.

« À qui est cet enfant ? » demanda l'un d'eux. Et l'ami de Jésus répondit qu'il était le fils d'un charpentier de Nazareth.

« Il n'a pas l'air d'un Juif, il ressemble plutôt à un Romain », dit le supérieur des docteurs de la loi.

« Mais c'est bien un Juif », dit un autre. « Ses réponses prouvent qu'il vit dans notre foi depuis son enfance. Quel âge peut-il avoir ? »

L'ami de Jésus put également répondre à cette question :

« Il a douze ans. »

« Douze ans ? » dirent les hommes très étonnés. « Il parle comme un sage ! »

« Veillons sur ce garçon. Dieu fera de lui un prophète. »

Comme Jésus ne venait pas, ils commencèrent leurs entretiens. Mais l'un d'entre eux regarda autour de lui jusqu'à ce qu'il découvrit Jésus là-bas, dans le coin des enfants, la tête comme entourée d'une lumineuse clarté.

« Comme ses boucles brillent ! » pensa-t-il. Mais ce n'étaient pas ses boucles dorées qui rayonnaient ainsi.

Le docteur de la loi alla doucement jusqu'à Jésus et lui toucha l'épaule. Tout heureux, l'enfant se leva, salua et fut tout de suite prêt à suivre l'érudit.

Quant au rabbin, il fut très étonné.

« Que pouvait bien avoir fait cet enfant qui était resté là tranquillement assis à ses pieds ? Et voilà qu'on le chassait du Temple ! »

Mais son étonnement s'accrut lorsqu'il vit que le docteur de la loi prenait le jeune garçon par la main pour l'emmener là où l'on débattait les questions les plus importantes et que les autres interrompaient leur discussion pour saluer l'enfant. Jésus put alors reprendre la place qu'il avait occupée la veille.

Tous pensaient que les questions qui étaient à l'ordre du jour dépassaient de loin sa compréhension ; c'est pourquoi personne ne lui demanda quoi que ce soit. De son côté, il écoutait et retenait ce qui lui semblait important.

Lorsque les docteurs de la loi se levèrent à l'heure de midi, ils lui demandèrent :

« Pourquoi es-tu allé avec les enfants ? »

« On m'y a envoyé, Rabbi. Vous n'étiez pas encore là, et le serviteur a fait son devoir. »

« Singulier garçon que tu es, pourquoi ne lui as-tu pas dit qu'il t'était permis d'être ici ? »

« Il ne m'aurait pas cru. Je l'ai lu sur son visage. De plus, il ne fallait pas déclencher une dispute dans la Maison de Dieu. Tu m'as quand même trouvé, et je m'en suis réjoui. »

« Quand tu reviendras tout à l'heure, attends dehors près de la petite porte jusqu'à ce que l'un d'entre nous arrive, et tu entreras avec lui. »

« Merci, Rabbi », dit Jésus tout heureux.

Tous se réjouirent que l'enfant fût à nouveau avec eux. Même s'il ne parlait pas, il émanait de ses yeux remplis d'attente quelque chose qui influait sur les pensées des docteurs de la loi. Ils y réfléchissaient à deux fois avant de parler, pour qu'aucune parole inconsiderée ne vînt troubler l'âme de l'enfant. Cela ne leur était encore jamais arrivé. Ils auraient eu honte d'en convenir, mais il en était ainsi.

Ce furent pour Jésus des journées on ne peut plus riches. Chacun de ces hommes cherchait à lui

procurer une joie toute particulière. Ils avaient déjà remarqué qu'ils n'y parviendraient pas avec des futilités. L'un d'eux lui apporta un beau fruit.

« Je te remercie, Rabbi », dit Jésus. « Ma mère va être contente. »

« N'aimes-tu pas les fruits ? Pourquoi ne le manges-tu pas toi-même ? »

« Rabbi, ma mère s'en réjouira plus que moi. »

Mais lorsqu'on lui montrait les objets dont on se servait lors des fêtes solennelles, ou bien de précieux écrits anciens, les yeux de l'enfant brillaient et son regard rayonnait de félicité.

Le grand-prêtre, qui voulait donner à ces yeux-là un éclat tout particulier, lui promit d'un air mystérieux :

« Écoute, Jésus, le dernier jour de la fête, lorsque la foule se sera dispersée, il te sera donné de jeter un regard avec moi dans le Saint des Saints. »

« Dans la Demeure de Dieu sur Terre ? » demanda Jésus, le souffle coupé devant pareille perspective.

« Oui, mon enfant, dans la Demeure de Dieu chez les hommes ! » confirma le prêtre en se disant : comme nous pensons rarement aujourd'hui au sens profond de ce lieu ! Comme ce qui est sacré devient pour nous banal !

Le dernier jour était arrivé. Pour la dernière fois, les visiteurs avaient pu unir leurs voix dans les psaumes et les prières. À présent, ils se hâtaient de quitter le sanctuaire comme s'ils ne pouvaient prendre assez vite le chemin du retour. C'était un matin ensoleillé, fait pour voyager à pied dans la joie.

Jésus se trouvait auprès des docteurs de la loi qui voulaient tous échanger encore une parole avec lui.

« N'aimerais-tu pas devenir toi aussi docteur de la loi, Jésus ? » lui demanda-t-on.

« Je n'y tiens pas. Je serai charpentier », répondit-il tranquillement.

« Charpentier ! Que dis-tu là ? Pourquoi veux-tu exercer un métier, toi qui es fait pour tout autre chose ? »

« Il faudra que je remplace mon père qui ne va pas tarder à nous être enlevé », expliqua l'enfant avec gravité. « Je n'aurai alors plus de temps pour autre chose. »

« Jésus, réfléchis à ce que signifie être docteur de la loi, être prêtre ! Tu pourras toujours prier dans le sanctuaire ! »

« Je peux aussi prier dans l'atelier en travaillant », répliqua-t-il. « Mais si j'étais docteur de la loi, je devrais dire bien des choses qui ne sont pas vraies. Et cela, je ne le peux pas. »

Le grand-prêtre vit que la foule s'était dispersée. Puis on éteignit les cierges. Il prit l'enfant par la main et le conduisit vers le rideau qui fermait le Saint des Saints. Un silence solennel les avait

gagnés tous deux.

Le grand-prêtre écarta alors le rideau. Il n'avait eu l'intention que de l'entrouvrir, mais on aurait dit que des mains invisibles faisaient le reste. Les yeux du jeune garçon s'agrandirent. Il tomba à genoux. Bouleversé par ce qui se passait là grâce à son concours, mais sans qu'il en ait conscience, le vénérable grand-prêtre posa ses mains sur la tête lumineuse.

« Que le Seigneur te bénisse et te protège ! »

Il avait prononcé cette bénédiction d'une voix tremblante.

Lorsque Jésus se releva quelques instants plus tard et que le rideau se referma en bruissant, il se pencha sur la main du vieillard qui venait de le bénir et la baisa. Il quitta le Temple d'un pas léger.

De son côté, le grand-prêtre retourna auprès des autres ; son visage était comme transfiguré. Il ne pouvait exprimer ce qui avait envahi son âme.

Cependant, les autres n'avaient pas cessé de parler de cet enfant remarquable. Pour eux tous, la présence de ce garçon avait été le couronnement de la fête.

Quelques jours plus tard, le grand-prêtre, qu'un enfant avait conduit en présence de Dieu, décéda.

Après avoir quitté le Temple, Jésus s'était arrêté sur les larges marches, encore tout étourdi par ce qu'il avait vu et vécu. Le soleil l'éblouissait, et il dut fermer les yeux. Il entendit alors des exclamations : son père et sa mère arrivaient en toute hâte. Tandis que son père, tout content, saisissait la main du jeune garçon, sa mère se mit à le gronder :

« Où étais-tu ? Nous t'avons cherché avec angoisse ! Nous croyions que tu avais quitté le Temple avec les autres enfants. Or, nous avons appris que tu n'as été avec eux qu'une seule fois et pour très peu de temps ! Qu'est-ce que tu as bien pu faire ? Nous pensions pouvoir te faire confiance ! »

Jésus regarda droit dans les yeux sa mère qui se tenait quelques marches plus bas que lui.

« Il m'a été donné de voir la Demeure de Dieu chez les hommes ! » répondit-il, encore entièrement pris par ce qu'il venait de vivre.

Ses parents ne le comprirent pas, mais l'expression de son visage montrait qu'il n'avait rien fait de mal, comme des voisins mal intentionnés avaient voulu le leur faire croire. Sur le moment, ils s'en contentèrent. Ils se hâtèrent de rejoindre le cortège, et lorsqu'ils furent arrivés, Joseph garda son fils à ses côtés.

Jésus se trouva donc dispensé de la fâcheuse obligation de parler avec les enfants et de supporter leurs moqueries. Et son âme revécut les événements des derniers jours. Pourquoi le Saint des Saints lui avait-il paru si familier ? Il avait l'impression de l'avoir déjà vu. Pourtant, c'était là chose impossible !

La vie quotidienne avait repris son cours. On travaillait avec ardeur dans la maison, mais surtout à l'atelier. Bien des choses étaient restées en suspens parce que l'avis du maître avait fait défaut. Il fallait rattraper ce retard. C'est ainsi que le souvenir des journées passées à Jérusalem s'estompa

chez les autres, avant tout parce qu'il était mêlé à toutes sortes de choses profanes.

Mais Jésus, qui n'avait vécu que dans le Temple, portait en sa jeune âme un trésor de connaissances et de savoir qui ne cessait de grandir à mesure qu'il y repensait.

Les symptômes de l'ancienne maladie de Joseph réapparurent. Cette fois, il semblait bien que son corps ne pouvait plus se défendre. Joseph dut s'aliter et il se rendit bientôt compte qu'il ne se relèverait plus.

Comme la première fois, il essaya de parler à Marie, mais elle était si peu raisonnable dans sa douleur égoïste qu'il dut y renoncer. Jésus, par contre, avec le calme et la compréhension d'un adulte, parla de tout ce qui préoccupait son père. Ces quelques jours de maladie leur montrèrent à tous deux combien ils étaient étroitement unis.

Le dernier soir, alors que Joseph serrait sur son cœur la main de Jésus parce qu'elle lui procurait calme et force, Jésus dit soudain :

« Père, je te remercie de tout ce que tu représentes pour moi. Je sais que tu n'es pas mon père en ce qui concerne mon corps, mais tu as été le père de mon esprit. Il ne s'est jamais adressé à toi en vain. Je te remercie. »

Les yeux de Joseph s'ouvrirent tout grands. Jésus savait qu'il n'était pas son père, et il s'était tu jusque-là ! Quelle grandeur d'âme ! Ah ! comme Jésus était infiniment grand en tout ! Les hommes sauraient-ils le reconnaître ? Ou bien son chemin serait-il semé de ronces et de pierres par suite de l'incompréhension humaine ?

« Jésus, » dit-il d'une voix tremblante, « il me semble que je n'ai vécu que pour toi ! »

Peu après, il rendit l'âme sans avoir à lutter, soutenu affectueusement par les mains de son fils.

Jésus eut beaucoup de mal à se décider à informer sa mère du décès de Joseph. Toutes ces choses horribles allaient recommencer !

Après une prière silencieuse, qui lui en donna la force, il se rendit auprès de Marie.

Son enfance avait pris fin, la vie revendiquait ses droits.

Joseph était enterré. Les lamentations mortuaires s'étaient tues et la vie quotidienne avait repris son cours.

À la maison, l'absence du père se faisait à peine sentir. Il avait tranquillement vaqué à ses occupations, laissant à Marie le soin de prendre toutes les dispositions nécessaires. Sur ce point, rien n'avait changé.

Pâle et silencieux, Jésus travaillait à l'établi du père. Le fils ne voulait pas confier à d'autres mains le soin de terminer une seule des pièces que le père avait commencées. Tout en accomplissant son ouvrage, il dialoguait en silence avec le défunt. Il lui semblait l'entendre répondre à ses questions et lui donner des directives lorsqu'il ne parvenait pas immédiatement à terminer l'une ou l'autre des pièces.

Les compagnons et les apprentis respectaient « le jeune maître », comme ils appelaient Jésus. On n'entendait aucun mot grossier en sa présence, ni aucune des plaisanteries de mauvais goût que Joseph n'aimait guère non plus, mais qu'il n'avait jamais réussi à interdire tout à fait. À présent, ils se taisaient d'eux-mêmes.

Un seul compagnon, qui du reste travaillait là depuis peu, jugea cette contrainte insupportable. En bougonnant, il se plaignit à Lebbée et dit qu'un atelier n'était pas une chambre d'enfant. Alors le premier compagnon l'éconduisit avec quelques paroles sévères :

« Si tu n'es pas bien ici, va gagner ton pain ailleurs ! » Et le mécontent partit.

Dans l'atelier, où tous travaillaient encore selon l'esprit de l'ancien maître, Jésus n'eut aucun mal à maintenir l'ordre et la discipline dans le même sens que Joseph. Mais à la maison, maintes choses, que l'on pouvait sans doute attribuer à l'influence imperceptible de Joseph, commencèrent à se relâcher.

Un jour que ses frères et sœurs se mettaient bruyamment à table et commençaient à se servir, Jésus dit doucement :

« Mère ! »

Elle crut qu'il voulait lui faire remarquer que les petits n'avaient pas respecté son droit d'aînesse et s'étaient servis avant lui. Agacée, elle lui dit :

« Ne te crois pas si important, tu pourrais t'en repentir un jour ! »

Cela lui avait échappé, et aussitôt elle le regretta amèrement.

Mais Jésus n'avait pas saisi le sens de ses paroles ; ce n'est que plus tard qu'il le comprit. Sur le moment, il dit tout aussi doucement que précédemment :

« La prière ! »

« Tu as raison », répondit la mère. « Quelle est cette façon de prendre la nourriture comme des animaux, sans remercier le Seigneur de Ses dons ? Réparez immédiatement cela ! » et elle se mit à dire la prière à la hâte sans tenir compte du fait que les enfants n'étaient pas recueillis.

Après le repas, Lebbée parla à la maîtresse de maison. Les compagnons et les apprentis prenaient part au repas. Il n'était pas convenable qu'en leur présence Jésus fût remis à sa place par sa mère de façon aussi désobligeante. Qu'allaient-ils en penser ! De plus, Jésus était dans son droit !

Marie ressentit la justesse de ces paroles, mais elle s'en irrita. C'était toujours Jésus qui lui causait des ennuis. Il en était déjà de même du temps de Joseph ; allait-il continuer à en être ainsi ?

Elle éconduisit sèchement Lebbée, mais elle n'osa tout de même pas se montrer trop cassante. Sans le premier compagnon, il était impossible de faire fonctionner l'atelier, elle le savait bien. Tant que les quatre enfants étaient encore si petits, elle ne pouvait se passer des revenus que procurait ce travail.

Jacques, l'aîné des enfants de Joseph, n'avait que douze ans. Il est vrai qu'à cet âge Jésus aidait déjà à l'atelier, mais Jacques était d'une autre nature. Il se sentait plus attiré par le bétail et les champs. Il s'occuperait certainement un jour de la propriété.

Marie pensait que c'était bien ainsi. De cette façon, l'atelier resterait le bien incontesté de l'aîné. N'en avait-il pas acquis le droit ? D'ailleurs, Joseph avait désiré que Jésus jouisse de tous les privilèges liés au droit d'aînesse. Elle ne voulait toutefois pas l'encourager dans ce sens, il devait rester modeste et éviter toute prétention.

Les trois robustes garçons accaparaient entièrement son temps et ses forces. Il était tout de même plus difficile qu'elle ne l'avait pensé d'élever des garçons sans leur père. Les autres femmes de son âge n'étaient pas obligées de se passer si tôt d'un époux. Elle voyait une fois de plus combien il avait été peu sage d'épouser un homme tellement plus âgé qu'elle ! À vrai dire, Joseph ne s'était pas occupé de l'éducation des enfants, et pourtant, les petits étaient beaucoup plus difficiles à élever qu'auparavant.

Lorsqu'elle ne pouvait venir seule à bout des garçons, elle appelait Jésus à l'aide pour qu'il les punisse, mais il ne le faisait jamais. Il leur parlait avec bonté et leur montrait ce qu'il y avait de stupide et de laid dans leur conduite. La plupart du temps, il réussissait à amener les petits coupables au repentir. Mais parfois, ils se butaient ; c'était surtout Jacques qui s'opposait à l'autorité de l'aîné. En pareille circonstance, il lui lança un jour :

« Ne t'imagines surtout pas que tu as le droit de me dire quelque chose. C'est moi l'aîné. Toi, tu n'es que toléré ! »

Blanc comme un linge, Jésus quitta la pièce et se rendit à l'atelier.

Miryam, qui avait entendu ces vilaines paroles, éclata en sanglots et courut chez sa mère pour accuser Jacques.

Marie prit peur. Comment l'enfant avait-il appris cela ? Sans doute l'un des valets en avait-il parlé. C'était grave, car c'en était fini de la paix à la maison à présent. Jacques avait raison ! Il était incontestablement l'aîné. Ou bien la volonté de Joseph suffisait-elle pour attribuer à Jésus la première place ?

Ne pouvant trouver de solution, elle alla trouver le prêtre. Il n'était là que depuis peu et ne savait rien de ces « vieilles histoires ». Il écouta les paroles de la veuve avec la plus grande attention.

« La meilleure solution serait de te remarier, Marie. Il y aurait de nouveau un homme à la maison. Vous pourriez envoyer Jésus à l'école du Temple de Jérusalem. La paix ne serait alors plus compromise. Aimerais-tu prendre Lebbée pour époux ? »

Non, cette solution ne convenait pas à Marie. Si elle se remariait – et qui pouvait dire que cela n'arriverait pas, jeune et jolie comme elle l'était encore – elle épouserait un homme jeune et alerte, issu d'une famille noble, mais pas un charpentier usé par le travail, et qui avait été jusqu'alors son subordonné.

Elle le dit carrément au prêtre. Il la regarda en souriant. Il l'avait jugée exactement telle qu'elle se montrait là.

« De toute façon, tu peux envoyer Jésus à Jérusalem », conseilla-t-il. « On dit qu'il est tellement intelligent. »

Elle baissa la tête.

« Je n'ai pas le droit d'ordonner à Jésus quoi que ce soit qu'il ne veuille pas faire », dit-elle en soupirant. « Joseph a bien précisé que Jésus devait être seul à décider de sa vie ; personne n'est

autorisé à s’immiscer dans ses décisions. L’atelier de menuiserie et toute l’affaire avec ce qu’elle rapporte lui appartiennent. Il n’est même pas obligé de subvenir à nos besoins. S’il veut changer de profession, il faudra que je lui rachète l’atelier et la clientèle, comme s’il s’agissait d’un étranger. »

« Puisqu’il en est ainsi, » dit le prêtre avec circonspection, « je ne comprends pas pourquoi tu es venue, Marie. Tout est pourtant clair. Vis en bons termes avec ton aîné pour qu’un jour il ne te refuse pas son soutien ! » conclut-il en souriant.

Mais Marie n’avait guère envie de rire. Outrée, elle demanda : « En somme, Joseph avait-il le droit de prendre des dispositions pareilles ? »

« Je ne peux pas te le dire pour le moment, Marie », répondit le prêtre que l’entretien commençait à agacer. Je me renseignerai sur la façon dont Joseph a adopté Jésus. Tout dépend de cela. Reviens demain. »

Marie s’en retourna, tout aussi préoccupée qu’auparavant. Le lendemain, elle se retrouva de bonne heure devant le prêtre.

« Ton mari fut magnanime, Marie », dit-il en l’accueillant. « Joseph a pris ta faute sur lui et il a déclaré devant le Conseil des Anciens qu’il avait abusé de toi. En conséquence, Jésus est son fils aîné avec tous les droits qui s’y rattachent. Tu ne peux rien faire d’autre que clouer le bec à ton deuxième fils et être en bons termes avec Jésus. »

Donc Joseph, le pieux Joseph, avait menti ! Menti ! Marie n’en revenait pas, et elle fut prise d’une vive indignation. Lui, qui réprouvait le mensonge partout où il le rencontrait, il avait menti ! Mais pourquoi ? Par amour pour elle ! Pour la protéger, elle qui était si faible !

Une immense honte envahit Marie. Au cours des dernières années, elle avait vécu à côté de son époux presque dans l’indifférence ; maintenant seulement, elle reconnaissait le trésor d’amour et de sollicitude qu’elle avait possédé. Et une voix dit en elle :

« Prends garde, Marie, de ne pas agir de même avec Jésus ! »

Elle rentra chez elle, plongée dans ses pensées. Puis elle fit venir Jacques. Il fut obligé d’avouer qui lui avait dit ces méchantes paroles au sujet de Jésus.

« Ce n’est pas vrai, Jacques, entends-tu ? » dit-elle en s’emportant.

« Ce n’est pas vrai ! »

« Vraiment ? » rétorqua le garçon avec un rire effronté.

Les joues de Marie s’empourprèrent. Elle châtia l’enfant dans un accès de colère jusqu’à ce que, décontenancé, il promît de ne plus jamais répéter de telles paroles. Elle crut ainsi avoir réglé cette pénible affaire.

Mais Jésus vint la trouver le soir même.

« Pourquoi as-tu dit à Jacques que ce qu’il sait n’est pas vrai ? » demanda son fils d’un ton las. « Il est venu me trouver en pleurant, et moi, je ne savais que lui dire. Je ne pouvais tout de même pas accuser ma mère d’avoir menti. »

« Ce n’est que de cette façon que j’ai pu faire taire cet enfant impertinent qui nous aurait tous

exposés aux commérages », dit la mère pour se justifier. Et elle rapporta à son fils ce que Joseph avait fait pour elle autrefois.

Toujours plus claire, l'image de Joseph rayonnait dans l'âme de Jésus.

« Nous ne reviendrons plus sur ce sujet », conclut Marie, tout heureuse d'en avoir fini. « Tu es l'aîné selon la volonté de Joseph et, grâce au sacrifice de Joseph, il en sera ainsi. » Quelques mois s'écoulèrent dans le plus grand calme. Les plus jeunes frères et sœurs, qui ne s'étaient laissés entraîner que par Jacques, obéissaient à présent, étant donné que leur frère aîné s'était calmé. Mais cette situation agréable fut de courte durée. Jacques était d'une nature trop différente pour que tout en Jésus ne manquât pas de l'irriter. En le voyant aider sa mère une fois le travail fini et effectuer tout naturellement les menus services que le père avait rendus jadis, Jacques se moqua de lui :

« Jésus, tu devrais porter des vêtements de femme. Tu n'es pas un homme. Tu es la fille aînée de notre mère ! Fille, fille que tu es ! »

Et allègrement, les plus jeunes frères firent chorus. Jésus leur sourit avec bonté.

« Notre mère aurait bien besoin de deux filles, » dit-il, « Miryam est encore bien petite, et vous aidez si peu. »

Une autre fois, Jacques rentra de l'école du temple, furieux.

« Je n'aime pas du tout que l'on me cite toujours Jésus en exemple. D'abord, je n'ai aucun plaisir à étudier. De plus, un fils aussi savant à la maison suffit amplement. Jésus est intelligent pour nous tous. »

« Nous apprendrons ensemble chez nous, Jacques », proposa Jésus. « Je t'expliquerai tout ce que tu n'as pas compris à l'école, et tu seras très content de savoir lire un jour par toi-même. »

Jacques se détourna avec impatience.

« Maître d'école ! »

Jésus s'aperçut bientôt que les garçons étaient toujours beaucoup plus difficiles à diriger quand il était avec eux. Et pourtant, il n'avait que les meilleures intentions à leur égard. Il chercha en vain ce qu'il pourrait changer en lui pour ne pas troubler la paix. On aurait dit que sa seule présence suffisait pour faire ressortir tout ce qu'il y avait de mauvais chez les enfants. Même la mère s'en aperçut et en fit le reproche à son aîné.

Un jour, après une scène fâcheuse de ce genre, Miryam suivit en secret le grand frère auquel elle était passionnément attachée et, en voyant ses yeux se remplir de larmes, elle lui dit :

« Il ne faut pas pleurer, Jésus ; ces méchants garçons n'en valent pas la peine. Ils sont tellement différents de toi ; ils le ressentent eux-mêmes, et cela ne leur plaît pas. »

Comme Jésus la regardait, tout surpris, elle poursuivit avec fougue :

« Oui, il en est bien ainsi, tu peux me croire ! Ils sont jaloux de ta bonté de cœur, de ta démarche paisible, de la noblesse de ton maintien et... et... » Elle ne trouvait plus rien à dire pour le moment, et Jésus intervint en souriant :

« Mais, petite, s'ils sont jaloux de ma bonté de cœur – comme tu dis – qu'est-ce qui les empêche

d'être bons eux aussi ? C'est tellement facile ! »

« Oui, pour toi, c'est facile, mon grand », dit affectueusement Miryam. « Mais les trois autres, surtout Jacques, ne peuvent pas être bons sans faire un effort, et ils ne veulent pas faire cet effort. Ils s'imaginent que tu obtiens tout sans mal, et ils voudraient qu'il en soit de même pour eux. Et c'est parce qu'ils ne peuvent y arriver qu'ils se moquent de toi et qu'ils sont méchants. »

La petite sœur avait reconnu et expliqué assez exactement l'état d'âme de ses frères. Après réflexion, Jésus dut admettre qu'elle avait raison. Il décida alors d'aider ses frères d'une autre façon. Le soir, il les réunissait autour de lui et leur racontait des histoires. Il reprenait ce qu'il avait lu dans les Saintes Écritures, parlait des patriarches et de leur activité, ainsi que de Macchabée, le héros d'Israël.

Il glissait aussi de petites anecdotes qui lui étaient dictées par les circonstances. C'étaient celles que tous préféraient. Ils s'apercevaient à peine qu'une leçon quelconque y était liée. C'étaient des histoires qu'on n'avait jamais entendues et dans lesquelles il s'agissait d'êtres humains comme eux, ce qui leur conférait un grand charme. Marie elle aussi s'asseyait volontiers auprès des enfants avec son ouvrage lorsque Jésus racontait.

Au cours de ces soirées, celui qui était d'ordinaire tellement silencieux pouvait devenir très éloquent. Il arrivait parfois que ressorte la gaieté inhérente à sa nature profonde. Il savait rire comme aucun des autres enfants, et son rire avait une sonorité si cristalline et si légère que Marie en était frappée. Pourquoi Jésus n'était-il pas toujours ainsi ? Elle oubliait que les événements qui s'étaient produits à la maison avaient refoulé la gaieté de son aîné, et que c'était elle qui avait étouffé ce rire.

Jésus parlait aussi de leur père aux petits et il essayait de maintenir son souvenir vivant en leur âme. La mère écoutait avec étonnement : comme Jésus, qui n'était même pas le fils de Joseph, avait compris le père ! Comme il expliquait parfaitement sa façon d'agir et comme il exposait clairement sa façon de penser !

Celui que Jésus décrivait ainsi n'était pas l'homme un peu lourd qu'elle avait le plus souvent vu en Joseph. C'était un israélite croyant, candide et pieux, qui se dépensait sans compter pour les siens. Si elle l'avait vu sous ce jour, que de peines leur auraient été épargnées à tous deux !

De nouveau, la voix se fit entendre en son for intérieur :

« Fais attention, Marie, et tire la leçon de tout cela ! Ne permets pas que Jésus souffre en se sentant incompris auprès de toi ! »

Que signifiait cette voix ? Son fils était-il privé de quelque chose ? Il avait tout ce dont il avait besoin. Ou peut-être se trompait-elle ? Ne répétait-il pas sans cesse qu'il avait trouvé auprès du père une réponse à chacune de ses questions et une grande compréhension pour tout ce qu'il ressentait ? Où trouvait-il cela à présent ? Sans doute était-il assez grand pour s'en passer !

Cependant, comme elle ne parvenait pas à faire taire sa voix intérieure, elle demanda un jour à son fils s'il avait encore autant de questions non résolues qu'autrefois.

« Plus, mère, bien plus », répondit-il à sa grande surprise.

« Pourquoi ne m'interrogues-tu pas, mon fils ? » dit-elle avec bonté.

Il cacha son étonnement, mais ne sut que répondre. Toutefois, le désir d'aider s'était réveillé en

Marie, qui insista pour que Jésus posât au moins l'une de ses questions.

« Mère, où étions-nous avant de venir sur Terre ? » demanda-t-il sans avoir à réfléchir longuement.

Il était clair que cette question le préoccupait grandement. Mais qu'allait-elle répondre ? Bien qu'elle eût elle aussi cherché dans sa jeunesse, il ne lui serait jamais venu à l'idée de poser une question pareille.

« Pourquoi voudrais-tu le savoir ? » demanda-t-elle à son tour. « Ne te suffit-il pas que nous soyons ici à présent ? »

Jésus secoua la tête.

« Cela ne peut me suffire, car je sens que je vivais déjà avant de venir ici. D'ailleurs, nous avons tous dû exister avant. C'est sans doute ce qui explique que nous soyons si différents les uns des autres. Pense donc, mère, » dit Jésus avec empressement, lui d'ordinaire si taciturne, « il faut bien qu'il y ait une différence si, jusqu'à notre venue sur Terre, il nous a été donné de séjourner dans l'un des royaumes lumineux, ou si nous nous sommes consumés dans les ténèbres, ou même si nous avons vécu auparavant sur Terre comme certains le prétendent ! »

La mère, qui ne comprenait pas, regarda fixement son fils. Quelles pensées avait-il donc ? Il fallait s'occuper de lui, sinon il s'égarerait sur de fausses voies ! Mue par cette crainte, elle lança :

« Je ne te comprends pas, Jésus. Point n'est besoin de réfléchir à ces questions. Suis ton chemin dans la crainte de Dieu et ne te creuse pas la tête au sujet de choses qui ne te regardent pas. Laisse aux docteurs de la loi le soin de répondre à de telles questions. Mais si tu ne peux pas t'en sortir, va trouver le prêtre ! »

Jésus ne put s'empêcher de sourire.

« Tu vois, mère, combien le père me manque ! Il avait réponse à toutes mes questions, et la réponse qu'il me donnait me permettait de comprendre tout de suite. »

« Tu vas bientôt affirmer que le père était un érudit ! » se moqua-t-elle gentiment.

Elle était tout de même un peu peinée que Jésus l'écartât dans une certaine mesure.

« D'ailleurs, tu devrais aller au temple beaucoup plus souvent. À l'exception de l'office du sabbat, tu ne prends part à aucune réunion. De cette façon, tu en arrives à cogiter sans cesse, ce qui n'est pas bon à ton âge. Jésus, promets-moi de fréquenter davantage la Maison du Seigneur. »

« J'essaierai, mère », répondit-il.

Et, effectivement, il essaya. Mais il ne fallut pas longtemps pour qu'il fût rebuté par l'état d'esprit qui régnait dans ces réunions. Au lieu de chercher ensemble le lien avec Dieu, comme il s'y était attendu, on se réunissait pour régler toutes sortes de questions litigieuses. À vrai dire, seul le prêtre avait le droit de prendre la parole.

Jésus voulut faire une nouvelle tentative pour contenter sa mère. Il alla trouver le prêtre et lui demanda l'autorisation d'assister à une réunion d'adultes.

Le rabbin le regarda avec surprise.

« Te crois-tu trop sage pour rester avec tes semblables, Jésus ? » demanda-t-il sèchement.

« Non, Rabbi, mais je voudrais apprendre », répondit tranquillement Jésus.

« Eh bien, viens ce soir à la réunion des hommes, jeune maître charpentier ; peut-être t'y montreras-tu tout aussi à la hauteur de ta tâche qu'à l'atelier ? »

Puis, après une courte pause, il demanda :

« Au fait, quel âge as-tu ? »

« J'ai seize ans, Rabbi. »

Le soir, le cœur battant, Jésus se rendit au temple. Le seul fait que la réunion ait lieu dans le temple, plutôt qu'à l'école du temple, lui conférait à ses yeux une certaine dignité.

Les hommes entrèrent bruyamment et en traînant les pieds ; ils s'assirent en bavardant. Personne ne fit attention au jeune garçon qui se tenait à l'écart. Enfin, le rabbin arriva.

« Aujourd'hui, nous avons un auditeur », dit-il aux hommes. « Assieds-toi là, Jésus. »

Puis il commença à lire un passage d'Isaïe : « Alors les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront. »

Il fit remarquer aux hommes qu'il s'agissait là du Messie annoncé qui, lors de Sa venue, accomplirait tous ces miracles. Et ils se surpassèrent en descriptions de tout ce que le Messie ferait pour le peuple.

« Et toi, Jésus, qu'en penses-tu ? » demanda le prêtre en se tournant vers celui qui écoutait modestement.

Sans aucune timidité, Jésus dit doucement, mais distinctement :

« Isaïe n'aurait-il pas plutôt pensé ici aux aveugles et aux sourds en esprit ? »

Les hommes se regardèrent. Personne n'avait encore expliqué ce passage de cette façon. Que voulait-il dire par là ?

« Continue, Jésus », dit le prêtre d'un ton encourageant. « Dis-nous ce que tu entends par aveugles en esprit. »

« Tous les êtres humains qui ont des yeux pour voir la magnificence de Dieu et ne Le reconnaissent pas, et tous ceux qui ont des oreilles pour entendre Sa voix et ne l'entendent pas. »

Jésus avait dit cela comme quelque chose qui allait de soi.

Le prêtre l'écoutait avec intérêt. Ce jeune homme avait dû fréquenter une bonne école !

« Ce sont tes maîtres qui t'ont appris cela ? » demanda-t-il avec plus d'amabilité que jusqu'alors.

« Je le sais, mais je ne saurais dire d'où me vient ce savoir », répondit Jésus, qui aurait tant aimé dire qu'il l'avait appris de Méhu. Mais il savait que ce n'était pas le cas.

« Dis-nous à présent comment on peut entendre la voix de Dieu », voulut encore savoir le prêtre.

« En vérité, il a été donné aux élus de Dieu de l'entendre ; nous, nous la percevons en notre for intérieur ou grâce aux événements qui nous entourent. »

Il n'y avait rien à redire à cette réponse, car elle avait été faite avec modestie.

À l'issue de la réunion, le prêtre lui annonça qu'il pourrait dorénavant assister à toutes les rencontres des hommes. Jésus remercia, mais sans éprouver de joie particulière. Il s'était attendu à davantage. Sans doute le souvenir des journées passées à Jérusalem revivait-il en son âme. Mais il espérait que, ici également, cela pourrait s'améliorer et devenir plus beau.

Quant aux hommes, ils racontèrent chez eux que Jésus était si intelligent que le prêtre lui-même prenait plaisir à ses réponses. Les femmes en parlèrent au cours de leur travail et rapportèrent la chose à Marie, qui fut très fière de l'érudition de son fils. Elle lui témoigna alors une certaine considération qui lui faisait mal.

Plus que jamais, il se retirait en lui-même et essayait de trouver en son for intérieur la réponse aux questions qui le préoccupaient. Il y réussissait la plupart du temps, ce qui le rendait heureux et lui donnait confiance.

Les réponses qu'il donnait lors des réunions témoignaient du même état d'esprit. Elles s'écartaient bien souvent des idées reçues. Mais le prêtre s'en réjouissait en silence.

C'est alors que ce dernier fut appelé dans une autre ville. Il fut remplacé par un docteur de la loi zélé et intolérant. En apprenant que Jésus était autorisé à prendre part aux réunions des hommes, il s'emporta. C'était un scandale ! Quand bien même ce jeune homme serait aussi avisé que le prétendait le prêtre qui partait, de telles exceptions ne sauraient tout simplement être tolérées ! Ce serait assurément cultiver la vanité et la présomption.

« Avant de juger, écoute et observe », conseilla à son confrère celui qui s'en allait. « Jésus est vraiment quelqu'un d'extraordinaire. Nous ne devons pas lui appliquer la règle générale ! »

Ce désaccord irrita Rabbi Baruch au point qu'il ordonna que Jésus assistât dorénavant aux réunions des mineurs et ne se permît plus de venir à celles des adultes.

Un serviteur du temple apporta ce message chez Marie, qui en fut très inquiète. Elle crut que son fils avait commis une faute quelconque. Jésus la tranquillisa à ce sujet, mais le fait d'être ainsi écarté le blessa profondément.

Calme comme toujours, il entra dans le temple et prit part à la réunion des jeunes. Rabbi Baruch dirigeait ces heures autrement que son prédécesseur. Il posait des questions, mais celles-ci étaient tellement faciles que Jésus n'avait jamais besoin de réfléchir. Par contre, ses réponses déplaisaient profondément au rabbin.

« Jésus, si seulement tu pouvais t'habituer à parler aussi simplement qu'un enfant ! Avec tes réponses si singulières, tu ne fais que troubler les autres. »

Cette fois, ce fut au tour de Jésus d'être troublé. Il avait répondu ce que son cœur lui dictait. Il ne pouvait rien dire d'autre. S'il réfléchissait à la façon d'assembler ses mots différemment et s'il s'exprimait de manière à plaire au rabbin, celui-ci croyait qu'il ne connaissait pas la réponse et continuait à poser des questions.

« Tu vois, Jésus, j'ai bien fait de ne plus t'admettre aux réunions des adultes », dit Baruch triomphalement. « Tu ne peux même pas répondre aux questions les plus simples. »

Les autres se mirent à rire. Baruch voulut humilier Jésus encore davantage. Il pensait qu'il était indispensable que ce jeune homme qui avait perdu son père ne devînt pas trop sûr de lui.

« Jésus, dis-moi comment le péché est venu dans le monde », demanda-t-il d'un ton péremptoire.

Quelle question ! Combien de fois Jésus n'y avait-il pas réfléchi ! Il répondit calmement :

« Parce que les êtres humains ont fait passer leur volonté avant celle de Dieu ! »

Déconcerté, le rabbin regarda fixement le jeune homme, puis il se tourna vers son voisin :

« Thaddée, dis-le, toi ! »

Et Thaddée récita comme une chose apprise par cœur :

« Ève mangea la pomme et en donna aussi à manger à Adam. »

« Bien ! » approuva le maître. « Tu vois, Jésus, c'est ainsi que tu devrais répondre, de façon aussi simple et aussi candide. »

La réunion était terminée. Les jeunes rentrèrent chez eux, non sans se quereller en cours de route et sans singer le maître dont le langage affecté prêtait à rire.

De son côté, Jésus s'empressa de se rendre sur les tombes de Joseph et de sa grand-mère. Une fois là, il s'assit par terre et, saisi d'une profonde tristesse, il baissa la tête. Des larmes coulaient sur ses joues. Elles n'avaient rien à voir avec les réprimandes du maître, pas plus qu'avec les moqueries de ses camarades, mais elles venaient du sentiment d'être totalement incompris. En effet, il n'y avait personne pour le comprendre, personne pour partager ce qu'il éprouvait.

« Seigneur, Toi qui es tout-puissant, Toi qui m'as envoyé dans ce monde pour y accomplir une certaine mission, ne m'abandonne pas ! » pria-t-il avec ferveur. « Sans Ton aide, je ne puis suivre ce chemin difficile ! »

Et il obtint immédiatement l'aide demandée. Une force merveilleuse, telle qu'il n'en avait jamais ressenti de pareille, le pénétra et réconforta son âme fatiguée, si bien qu'il rentra à la maison avec des forces nouvelles.

? Quelque temps après, Marie vint à l'atelier où seuls Jésus et Lebbée travaillaient encore, tandis que les autres avaient déjà terminé.

« Écoutez-moi tous les deux, j'ai à vous parler », commença-t-elle, et Jésus s'aperçut que sa mère avait le cœur gros.

Il la conduisit affectueusement jusqu'à un banc et dit en plaisantant :

« Si j'avais su que tu viendrais nous voir ici, nous nous serions arrangés pour avoir un coussin. »

Son but était atteint. La gêne que Marie éprouvait à entamer la conversation l'avait quittée. Elle expliqua que Jacques lui causait du souci. Il aimait fréquenter les domestiques, mais cela ne contribuait pas à améliorer ses habitudes. Cependant, si elle lui défendait d'aller les voir, il ne faisait rien de bon et, à treize ans, il était trop âgé pour jouer et se quereller avec les garçons plus jeunes du

voisinage. Or, elle avait trouvé une solution : envoyer Jacques à l'atelier pour qu'il puisse être surveillé par Jésus et Lebbée. Il avait besoin d'une discipline sévère.

Cette perspective ne semblait guère enchanter Lebbée, mais ce n'était pas à lui de décider. Jésus commença par demander :

« Qu'en dit Jacques ? Voudra-t-il être charpentier ? »

« Je ne le lui ai pas demandé », répondit brièvement Marie. « Il sera bien obligé d'obéir. Je voulais d'abord savoir si toi et Lebbée, vous accepteriez de vous charger de ce garçon turbulent. »

« Si Jacques accepte de venir, je suis prêt à le former », dit Jésus d'un ton décidé. « Mais je ne voudrais pas le forcer. Peut-être une autre solution se présentera-t-elle ? »

Or, Jacques vint volontiers. Il pensait sans doute que son frère était trop jeune et trop doux pour tenir énergiquement les rênes. Mais là, il se trompait car, lorsqu'il le fallait, Jésus pouvait être très ferme. Il était dur envers lui-même, et il exigeait aussi beaucoup des autres dès qu'ils avaient accepté de travailler. C'est ainsi qu'il y eut au début mainte colère et plus d'une contrariété, jusqu'à ce que Jacques se fût rendu compte qu'on ne plaisantait pas avec Jésus. Alors il se soumit. Et, à partir de ce moment-là, il en alla autrement : la présence de son frère faisait ressortir tout ce qu'il y avait de bon en lui. Jamais il n'était plus docile, plus gai et plus appliqué qu'en compagnie de Jésus.

Les frères travaillaient côte à côte. À la grande joie de Jacques, Jésus l'avait dispensé de l'école du temple, car un enseignement journalier n'aurait pu être compatible avec le travail à l'atelier que si l'apprenti avait été bon élève, ce qui n'était pas le cas de Jacques. Son frère Jean, pourtant plus jeune, savait déjà mieux lire que lui.

L'entente entre les frères se faisait plus harmonieuse de jour en jour. Jacques levait des yeux admiratifs vers le jeune maître en voyant combien il était estimé de tous et quel travail de qualité il exécutait. De son côté, Jésus avait plaisir à travailler avec ce garçon exubérant, qui était si différent de lui.

Joseph était-il comme lui lorsqu'il était jeune ? C'était peu probable ! Il ne pouvait imaginer son père aussi expansif et aussi typiquement Juif que Jacques. D'où pouvait bien lui venir son sens du commerce ? Ce que Jésus trouvait difficile, à savoir calculer les frais et le prix d'un travail, Jacques l'avait rapidement saisi.

Il calculait plus vite que tous les autres, et si adroitement que l'on fit un plus grand bénéfice sans que la clientèle eût à s'en plaindre.

Tout aurait donc été pour le mieux si Jésus n'avait regretté une chose : les heures de travail dans le calme, pendant lesquelles il pouvait s'abandonner à ses pensées et trouver en lui-même une réponse à maintes questions qui le préoccupaient. À présent, avec ce frère si loquace et toujours en mouvement à ses côtés, c'en était fait de sa tranquillité ! Il fallait donc la chercher ailleurs.

Jésus commença à faire de longues promenades solitaires après le travail et, en conséquence, il abandonna les réunions dans le temple. À dix-sept ans, il se trouvait de toute façon trop âgé pour cet enseignement destiné à des enfants et auquel Jacques prenait déjà part. Évidemment, Rabbi Baruch n'était pas content, mais il n'avait aucun moyen de contraindre cet élève plus âgé à suivre les cours. Il s'en plaignit à Marie qui, exceptionnellement, se rangea du côté de son fils.

Elle expliqua au rabbin que Jésus travaillait à l'atelier en tant que patron et qu'il était entièrement

pris par sa tâche. Personne ne pouvait exiger qu'il s'assît sur le même banc d'école que des jeunes garçons et des adolescents. De plus, ses soirées lui étaient nécessaires pour s'aérer les poumons après avoir respiré l'air empoussiéré de l'atelier tout au long de la journée. Baruch dut s'incliner.

Plusieurs années s'étaient écoulées dans le calme.

L'un des compagnons avait travaillé avec quelques apprentis sur un chantier extérieur. S'étant absentés toute une semaine, ils rentrèrent fatigués, comme toujours. Mais, au lieu de percevoir leur salaire et de regagner immédiatement leur demeure comme à l'accoutumée, ils se pressèrent autour de Jésus ; ils avaient quelque chose d'important à lui communiquer.

« Maître, » dit le compagnon avec enthousiasme, « nous avons entendu dire qu'un prophète est apparu en Israël. Il parcourt le pays et il prêche. »

Un prophète ? Jésus était tout ouïe.

« L'avez-vous vu ? »

« Non, il est de l'autre côté du Jourdain, à plusieurs jours de voyage d'ici, mais les gens affluent vers lui, de près et de loin. Et lorsqu'ils repartent, ils sont entièrement pénétrés de ses paroles. Ils disent qu'il prêche de façon impressionnante et autrement que les docteurs de la loi. »

Jésus aurait bien voulu en apprendre davantage, mais le compagnon ne put rien lui dire de plus.

« Autrement que les docteurs de la loi ! » Ces mots ne le laissèrent pas en paix. Ce prophète annonçait-il réellement Dieu ou seulement une sagesse humaine présentée sous une autre forme que jusqu'alors ? Jésus pourrait-il trouver la réponse à ses questions ?

Jour et nuit, il ne pouvait s'empêcher de penser au prophète. Lorsque quelqu'un venait de l'extérieur, il l'interrogeait. Chacun avait quelque chose de nouveau à rapporter. Quelques mois plus tard, on apprit que le prophète, qui se nommait Jean, baptisait sur les bords du Jourdain.

Le désir qu'éprouvait Jésus d'entendre et de voir par lui-même se fit toujours plus impérieux. C'était surtout la nuit que la certitude qu'il trouverait le but de sa vie grâce à sa rencontre avec cet homme envahissait son âme. Il avait toujours eu l'impression d'attendre quelque chose de particulier. Cette attente allait-elle prendre fin à présent ?

On pouvait se passer de lui à l'atelier, et il ne manquerait à personne à la maison, excepté à Miryam. Pour une fois, il pouvait se permettre de quitter la maison pendant une semaine ou deux. Mais il devait d'abord en parler à sa mère. Le comprendrait-elle ?

La sachant seule dans sa chambre, il entra. C'était tellement inhabituel que le cœur de Marie se mit à battre plus fort. Que voulait son fils ? Il avait l'air tellement grave !

« Mère, chère mère, réjouis-toi avec moi ! » dit Jésus, étrangement ému. « Je crois que je vais trouver la réponse à toutes mes questions. »

Étonnée, Marie regarda son aîné si déconcertant. Elle ne s'était pas attendu à cela.

Il lui parla du prophète qui parcourait le pays des Juifs. Un voisin venait d'apporter la nouvelle digne de foi que Jean baptisait sur les bords du Jourdain, non loin de Jérusalem. Lui, Jésus, voulait

se mettre immédiatement en route pour aller le trouver. Il voulait le voir et l'entendre par lui-même. Il était certain que Jean pouvait répondre à toutes ses questions.

Ce projet ne plut guère à Marie. Elle le lui dit franchement :

« De tout temps, tu t'es posé des questions et tu as été un rêveur qui a refusé les enseignements des docteurs de la loi. Et à peine un novateur est-il arrivé que tu t'empreses d'aller le voir ! »

Marie craignait non seulement pour le salut de l'âme de son fils, mais elle craignait davantage encore que cette façon d'agir ne donnât lieu à des démêlés avec les prêtres et à des ennuis dans la localité. « Réfléchis, mon fils, il nous faut vivre ! Nous ne pouvons pas nous permettre de nous brouiller avec quiconque. »

« Mère, mon âme a aussi le droit de vivre et, justement maintenant, elle est assoiffée ! »

Jésus avait lancé ces mots comme un cri de détresse.

« Tu ne dois pas employer des paroles grandiloquentes à tout propos ! » dit Marie sur un ton de reproche. « Si ton âme est assoiffée, assiste plus souvent aux offices ! Quelqu'un de la communauté t'accompagnera-t-il au moins ? »

« Je préfère partir seul, » répondit-il, « et je ne souhaite en parler à personne d'autre. »

« Si le père vivait encore, il parviendrait bien à te dissuader de tes projets », dit Marie sans réfléchir, uniquement pour dire quelque chose. En fait, Joseph aurait vraisemblablement été du côté de Jésus, et ce dernier le savait.

« Père serait certainement venu avec moi. Maintenant, je pars seul. À l'atelier, tout est organisé de telle sorte que je puisse facilement m'absenter pour quelque temps. Au revoir, mère ! »

« Tu veux partir, bien que tu vois que je me fais du souci ? » s'écria la mère. « Que tu es donc obstiné malgré ta douceur ! On croit pouvoir à chaque instant te diriger à sa guise, mais dès qu'il s'agit de ton "âme", c'en est fini de ton obéissance. »

« Ne faut-il pas qu'il en soit ainsi ? Ne sommes-nous pas seuls responsables de notre âme ? Mère, ne nous fais pas à toi et à moi inutilement de la peine. Je pars, et je serai bientôt de retour. Que de belles choses j'aurai alors à raconter ! »

Il adressa encore un salut affectueux à sa mère consternée, puis il partit pour de bon, de ce pas léger qui n'appartenait qu'à lui.

Marie le suivit des yeux. L'irritation qu'elle avait éprouvée devant son entêtement fit bientôt place au plaisir d'admirer sa belle silhouette et sa démarche légère et assurée. Elle éprouva même de la joie à le voir se débarrasser d'une mollesse excessive pour devenir un homme sûr de lui et sachant ce qu'il voulait.

Et Jésus se dirigea vers le Jourdain. Libérée du travail et du bavardage des humains, son âme s'ouvrait et pouvait accueillir tout ce qui parlait de Dieu alentour : la clarté du soleil, le vert des prairies, le bleu des montagnes au loin, le chant des oiseaux et les fleurs épanouies ! Comme la Création était belle là où les êtres humains ne se mettaient pas en avant, en se croyant extrêmement importants !

Au bout de deux jours, Jésus était arrivé au Jourdain dont les flots reflétaient le soleil et le bleu du ciel. Il avait appris en cours de route qu'il devait se diriger vers le sud-est. Au fur et à mesure qu'il avançait, de plus en plus de gens se joignaient à lui. Ils affluaient de chaque localité et de chaque petite vallée : tous voulaient aller vers Jean.

Y avait-il tant d'âmes alentour qui étaient encore à la recherche de Dieu ? Les êtres humains n'étaient donc pas aussi corrompus que Jésus l'avait cru jusqu'alors ! Évidemment, il ne tarda pas à constater qu'un grand nombre de curieux s'étaient joints au groupe, et cela lui fit mal. Ils troublaient les autres dans leur marche recueillie, on le ressentait très nettement.

Jésus se tenait le plus possible à l'écart, mais il ne pouvait passer inaperçu. Il était entouré de lumière, et la lumière émanait de lui.

Plus le cortège se rapprochait de l'endroit où Jean baptisait, plus la foule devenait dense. C'était une véritable marée humaine, et ceux qui venaient d'arriver devaient se frayer un passage.

Pendant près d'une journée, Jésus resta debout sur une petite élévation et regarda. Qu'avait-il attendu au juste ? Comment s'était-il représenté un prophète du Très-Haut ?

Celui qui se tenait là sur les bords du Jourdain était un homme de taille moyenne et de noble apparence. Il était maigre ; un simple vêtement de laine flottait autour de son corps et de ses membres. Il avait noué une corde autour de ses reins. Mais ses yeux étaient comme des soleils et ses paroles retentissaient au loin avec une sonorité toute particulière, sans qu'il eût besoin de faire le moindre effort.

Ce que Jésus entendit de ces paroles amenées par le vent pénétra profondément en son âme, lui apportant la réponse à plus d'une de ses questions.

Le lendemain, sa décision était prise : « Il faut que je me fasse baptiser ; alors seulement je me serai rapproché d'un pas de mon but inconnu ».

Une fois cette décision prise, Jésus commença lui aussi à se frayer un passage à travers la foule. Mais, comme il n'avait pas recours à la force et que, de temps à autre, il se contentait de demander avec amabilité qu'on voulût bien le laisser passer, il lui fallut une journée entière pour arriver à proximité des disciples de Jean qui étaient chargés de maintenir l'ordre.

Jean venait de baptiser les derniers, et le groupe suivant était encore loin. Jésus descendit à son tour vers le Jourdain ; son âme était remplie d'une telle nostalgie que sa poitrine était près d'éclater. Et Jean, qui avait le don de reconnaître la valeur ou l'absence de valeur de chacun de ceux qui sollicitaient le baptême, vit en Jésus ce qu'il n'avait encore jamais rencontré : un être entièrement pur ! Il ne pouvait tout de même pas le baptiser ! Comme il se sentait indigne, comparé à lui !

Il traduisit sa pensée en paroles :

« Seigneur, ce n'est pas à moi de Te baptiser ! Ce serait plutôt à moi de Te demander le baptême. »

D'un ton ferme et décidé, Jésus dit :

« Je te demande le baptême, Jean ! »

Et le Baptiste accéda à Sa demande.

Alors le bandeau tomba des yeux spirituels de Jésus : Il vit qui Il était, et pourquoi Il avait été

envoyé sur la Terre. Tandis que l'eau qui ruisselait de la main du Baptiste coulait sur Son front, Il dit doucement pour Lui-même : « je le suis ! »

Ce ne fut pas une lente prise de conscience mais, comme illuminé par un éclair, Jésus eut soudain nettement en Lui la réponse à toutes les questions qu'Il portait en Son âme.

Il regarda le Baptiste : soudain, ses traits Lui semblèrent familiers. « Vois, un messager de Dieu au milieu des humains ! » entendit-Il en Son âme et, ô merveille, le Baptiste semblait vivre quelque chose d'analogue : enfin quelqu'un qui Le comprenait ! Si seulement Il pouvait le garder auprès de Lui ! Mais ce désir était à peine né que Jésus Lui-même vit qu'il devait y renoncer. Le Baptiste était appelé à œuvrer en d'autres lieux.

Or, Jean fut lui aussi rempli de la même nostalgie :

« Seigneur, permets-moi de T'accompagner ! » supplia-t-il.

Mais Jésus ne put y consentir. Il fut dur pour Lui de repousser celui qui Le suppliait ainsi. Jean le comprit sans paroles. Il inclina la tête en silence. Ils échangèrent encore un regard pénétrant, qui sembla les toucher au plus profond de leur âme, puis Jésus le quitta. De nombreuses personnes s'étaient approchées. Il voulait les éviter.

Il se dirigea vers des lieux plus isolés. Où aller ? Peu Lui importait, pourvu que ce fût loin du bavardage des humains ! Il Lui fallait être seul avec Ses pensées !

Le vent du soir Le caressait doucement, des sons délicats semblaient l'envelopper : « Tu es mon Fils ! »

Dieu Lui avait-Il vraiment parlé ? Ou bien l'avait-Il seulement entendu au plus profond de Son âme ? Il savait qu'Il était le Fils de Dieu, une partie de l'Éternel dont Il ressentait constamment la présence. Il était indissolublement uni à Lui. Voilà pourquoi Sa connaissance de Dieu était si différente de celle des docteurs de la loi. Il ne pouvait même pas leur en vouloir de dire souvent des choses fausses : c'étaient des êtres humains !

Maintenant, Il se rendait compte qu'Il était d'une tout autre nature que celle de ces gens qu'Il ne pouvait comprendre. Il n'avait rien de commun avec eux, excepté Son corps physique qu'Il ressentait la plupart du temps comme une enveloppe, mais bien souvent aussi comme un fardeau.

Tout s'enchaînait : une réponse en amenait une autre. Devant la clarté cristalline qui comblait maintenant Son esprit, Il était presque saisi de vertige.

Les étoiles étaient apparues au firmament, la lune éclairait Sa route d'une douce lumière.

Jésus parla une dernière fois avec Jean, puis Il marcha toute la nuit en direction de Nazareth. Il ne s'en rendait pas compte, tant Il était absorbé par tout ce qui L'assaillait. Il savait qu'Il se trouvait devant Sa Mission proprement dite. Sa vie tranquille, faite de labeur à l'atelier, était terminée.

Il voulait retourner encore une fois à la maison qu'Il avait considérée jusqu'alors comme Son foyer, mais ensuite il fallait que soient rompus les liens qui L'attachaient à Sa mère, à Ses frères et à Sa sœur, aux compagnons et aux voisins. La plupart du temps, les liens de ce genre L'avaient oppressé !

Marie se lamenterait. Il ne pouvait en tenir compte à présent. Sa voie était toute tracée. Il Lui fallait trouver le calme au plus vite pour reconnaître Sa Mission.

Sans faire la moindre halte, Il rentra à Nazareth par le chemin le plus court. La certitude qui L'animaient semblait également donner des forces à Son corps. Il marcha sans arrêt, prenant à peine quelque nourriture.

À son retour, tous le saluèrent avec joie. Marie qui, sans se l'avouer, craignait que son fils ne devînt un disciple et un adepte du Baptiste, poussa un soupir de soulagement en le voyant devant elle. Sans lui, l'atelier avait semblé aux compagnons vide et sans lumière ; ses frères et sa sœur se réjouissaient de ce qu'il aurait à leur raconter. Il allait et venait comme dans un rêve. Si seulement c'était déjà le soir !

Pour le moment, Jésus était tranquillement assis auprès de sa mère qui voulait l'informer de bien des choses, mais il l'arrêta d'un simple geste de la main.

« Ne parlons pas de cela, mère ! » dit-il fermement, sur un ton qui attira son attention. « J'ai des choses de la plus haute importance à te communiquer. La maison et l'atelier sont en d'excellentes mains ; Jacques sera pour toi un appui et un aide précieux. Je lui cède de plein gré mon droit d'aînesse. Je n'ai d'ailleurs jamais eu d'autre intention. Que l'atelier et tout ce qui en dépend lui appartiennent ; il saura le gérer comme il se doit. »

« Mais toi, Jésus ? » demanda la mère, prise d'une peur indicible. « Pourquoi te dessaisis-tu de tout ? Il ne te restera plus rien ! »

« Mère, il faut que je puisse suivre mon chemin sans être entravé. Tout ce dont j'aurai besoin me sera donné, j'en suis certain. Ma route me conduit bien loin de la maison et de tout ce qui s'y rattache. »

« Mon fils, quelles sont tes intentions ? » demanda Marie inquiète. « Avoue-le, tu veux te joindre au prophète qu'on appelle le Baptiste. Tu veux parcourir le pays comme si tu ne descendais pas d'une famille honnête et bien établie ! »

De nouveau, il la fit taire d'un geste de la main. Comme ces quelques jours avaient transformé Jésus !

« Mère, il n'est pas dans mes intentions de me joindre à Jean. J'ai reçu de lui ce qu'il pouvait me donner, et je dois à présent continuer à chercher. Dès que ma voie se dessinera clairement devant moi, je devrai la suivre, seul ou avec d'autres. »

« Et où va te conduire cette voie ? » demanda sa mère avec angoisse.

Elle ne comprenait plus son fils. Plus ? Elle ne l'avait jamais compris !

« Sur l'ordre de Dieu, je veux apporter aux humains la Lumière et la Vérité qu'ils ont perdues au cours des temps. Il faut qu'ils les retrouvent s'ils ne veulent pas sombrer totalement dans leurs péchés. »

Ces paroles venaient du plus profond de son être et, en les prononçant, il les vivait.

« Tu te crois donc prophète ? Jésus, ne te laisse pas égarer par des idées erronées ! Qui te dit que tu possèdes toi-même la Lumière et la Vérité que tu veux apporter aux autres ? »

« Mon Père... » Marie l'interrompit d'un ton cinglant.

« Ton père ? Ne t'imagine pas avoir reçu de lui la connaissance de Dieu ! »

Elle voulait lui faire mal, elle allait lui dire que son père était un Romain qui ne savait absolument rien du Dieu d'Israël et qui vénérât encore les dieux ; cependant, elle ne put parvenir à ses fins.

Jésus la regarda et lui dit avec le plus grand calme :

« Peu m'importe à qui je dois mon enveloppe terrestre ! » Puis il se tut. Devant l'incompréhension totale qu'il rencontrait chez sa mère, il ne dit rien de ce qu'il aurait encore voulu lui annoncer.

« Et tu ne demandes pas non plus ce que moi, ta mère, je deviendrai ? », s'écria-t-elle, indignée. « Tu veux m'abandonner, oubliant tout ce que j'ai fait pour toi ? »

« Mère, » dit-il d'une voix douce, « essaye de me comprendre, et tu pourras m'accompagner sur ma route. Il n'y aura alors aucune séparation entre nous. » Il avait parlé dans le sens spirituel, et elle le prit au sens terrestre.

« Tu n'y penses pas, Jésus ! Je devrais quitter ma maison et mes biens pour parcourir le pays avec toi à cause d'une idée quelconque ? »

Elle était hors d'elle ; tout sentiment plus tendre s'était envolé.

Jésus soupira. Ce n'était pas lui qui serait privé de sa mère, il le savait, mais c'était sa mère qui se rendrait inutilement la vie et le trépas plus difficiles si elle ne se laissait pas guider. Il se leva et prit amicalement congé de cette femme bouleversée à qui il n'avait plus rien à dire.

Il alla tout droit dans la chambre où Jacques était couché. Son entrée fit sursauter le jeune homme. Lui non plus ne comprit pas entièrement ce que lui dit Jésus. Pourquoi l'aîné voulait-il soudain renoncer à tout ? Ne pouvaient-ils garder l'atelier à eux deux ? Jacques éclata en sanglots. Si Jésus partait, il voulait le suivre !

L'âme de Jésus fut pénétrée de joie. Il y avait peut-être là un bon terrain pour recevoir un jour son Message. Il caressa doucement les cheveux noirs et ébouriffés de son frère.

« Calme-toi, Jacques. Notre mère ne peut pas encore se passer de nous deux. Il faut que tu prennes ma place. Mais plus tard, quand Jean sera plus grand, tu pourras venir à moi... si toutefois tu veux encore venir », ajouta-t-il doucement.

« Je voudrai toujours venir, toujours ! » s'écria Jacques avec fougue, et il se jeta au cou de Jésus. « Tu peux compter sur moi. » Et il tint parole !

Le dernier entretien de Jésus fut avec Lebbée auquel il recommanda les siens. Cet homme fidèle le comprit mieux qu'il ne s'y était attendu. Il avait gardé en son âme maintes paroles que Joseph avait dites jadis et, à présent, elles portaient leurs fruits.

Il ne restait plus à Jésus qu'à se rendre dans la chambre où dormaient ses deux plus jeunes frères et sa sœur qui ne se réveillèrent même pas, puis il quitta la maison. Telle une promesse, l'étoile du matin se levait.

L'âme en paix, Jésus se dirigea vers l'est et marcha vers le désert afin de se préparer intérieurement à Sa haute Mission.